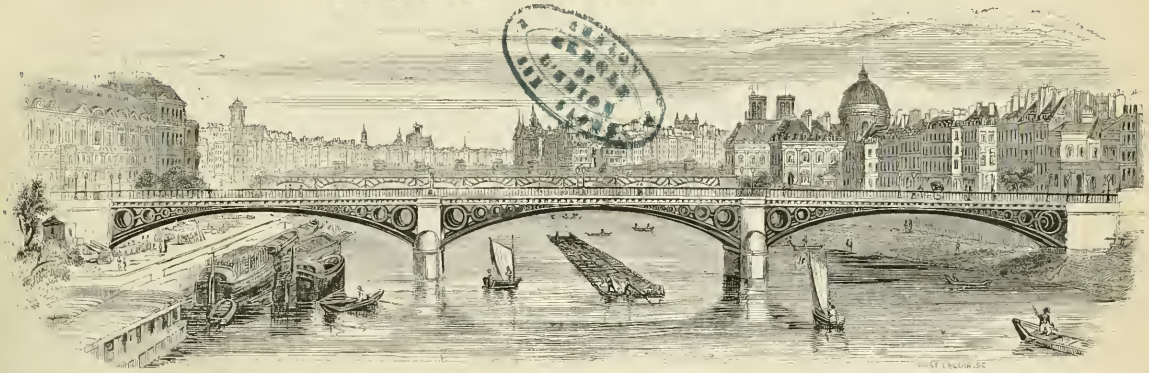
L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N° 238. Vol. X. — SAMEDI 18 SEPTEMBRE 1847.
Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
Ab. pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. *Entrée d'Abd-el-Kader à Taza.* — **Courrier de Paris.** — **Arrivée d'un ambassadeur persan en France.** *Portrait de Mohamed-Ali-Khan; suite de l'ambassadeur.* **Chronique musicale.** *Quatre Gravures.* — **La Casdami.** III. Nouvelle, par M. O.-N. (Suite.) — **Une route en Norvége.** *La ville de Bergen; golfe d'Hardanger; église et chalet norvégiens; costumes norvégiens; le pont de Lund; le Chaos, route de la chute du Voring's-Foss, chute du Voring's-Foss.* — **Les Marbres des Pyrénées.** D'après les dessins de M. Longa. *Carrière de marbre dans les Pyrénées; marbrerie de M. Géruzet, à Bagnères; la scierie hydraulique; tours à marbre; praticien mettant une statue au point; sculpteur terminant une statue.* — **Bulletin bibliographique.** — **Annonces.** **Nécrologie.** — *Portrait du maréchal Oudinot, duc de Reggio.* — **Principales publications de la semaine.** — **Correspondance.** — **Rébus.**

CHANGEMENTS D'ADRESSE. — Les abonnés qui désirent changer la destination de leur journal sont priés de vouloir bien prévenir l'administration au plus tard le jeudi qui précède la mise en vente des numéros.

Histoire de la Semaine.

Si les grands événements, ou du moins si des faits qui semblent en être les avant-coureurs, se produisent toujours et uniquement à l'extérieur, nous avons eu du moins cette semaine quelques circonstances intérieures qui ont obtenu leur moment d'attention.

Samedi dernier, 11, à trois heures de l'après-midi, le ca-

Entrée d'Abd-el-Kader à Taza (Maroc).

non des Invalides a fait retentir les airs, et la population interprétait cette salve par des essais sur le coton-poudre, par l'arrivée à Paris de l'innocente Isabelle, ou par la naissance d'un nouveau prince de la famille royale. Cette dernière interprétation était la bonne. A deux heures vingt minutes, madame la duchesse d'Aumale était heureusement accouchée au château de Saint-Cloud d'un prince qui, pour faire revivre le nom d'une branche éteinte, prendra le nom de duc de Guise, comme son aîné, dans le même but et aussi en témoignage de reconnaissance, a reçu le nom de prince de Condé. M. Barthe, vice-président de la chambre des pairs, en remplacement de M. le chancelier empêché, est allé immédiatement, accompagné du grand référendaire et du garde des archives du Luxembourg, dresser l'acte de naissance du nouveau-né, qui a été nommé Henri-Léopold-Philippe-Marie duc de Guise. C'est le onzième petit-fils du roi.

Le bruit s'est répandu tardivement que le 8 de ce mois, à une partie de chasse dans la forêt de Compiègne, M. le duc de Nemours avait été atteint au côté gauche de la tête par quelques grains de plomb provenant du fusil d'un chasseur maladroit ou maladif dont l'arme était partie involontairement par suite d'un mouvement nerveux. Un grain seul aurait, dit-on, pénétré assez profondément dans la région temporale. Quoi qu'il en soit, le prince n'a pas cessé de diriger les opérations du camp, de recevoir au château, de se livrer même de nouveau au plaisir de la chasse. Il est enfin

venu au palais de Saint-Cloud tenir sur les fonts baptismaux le duc de Guise par représentation du parrain désigné, le prince de Salerne, frère de la reine. Ces démarches du prince ne prouvent sans doute pas que l'accident sur lequel les journaux ministériels ont gardé le silence le plus absolu ne soit pas arrivé, mais elles démontrent au moins que ses conséquences ont été sans gravité.

Nouveaux détails sur la soumission de Pomaré. — Des nouvelles abondantes nous sont venues de Tahiti. Bien qu'elles renferment un récit plus complet encore que celui que nous avons donné de la prise du fort Fautahua, qui a été pour nous la clef de l'île, nous ne reviendrons pas sur ce fait d'armes si honorable pour les quarante volontaires qui l'ont héroïquement accompli ; mais nous en ferons connaître les conséquences.

Dès que le fort fut tombé en notre pouvoir, un message fut envoyé par les Kanacs à Pomaré, qui vit alors qu'il ne lui restait rien de mieux à faire que de se soumettre. Sa résolution étant connue, le vapeur *le Gassendi* reçut l'ordre de l'aller chercher. Pomaré monta à bord sans hésiter, et, apprenant que le steamer ne devait partir que le lendemain, elle déclara qu'elle coucherait sur le pont.

A minuit, elle fait mander le commandant et lui dit :

« Fournier, je veux que demain nous allions à la voile et à la vapeur ; fais attacher tes voiles. »

Et aussitôt des ordres furent donnés en conséquence.

Au jour, Sa Majesté aperçoit le compas sur le pont :

« Fournier, dit-elle, tu donneras ce compas aux hommes que j'envoie dans une de mes îles. »

Et le compas fut donné, tant on avait peur que la fantaisie ne prît à la reine de retourner en arrière.

Arrivée à Tahiti, Pomaré descendit au Gouvernement, où les honneurs dus à son rang lui furent rendus. Madame Bruat avait eu l'attention de préparer deux robes de soie, l'une pour Pomaré et l'autre pour sa mère. Quand elle les offrit à la reine, en lui faisant connaître leur destination, Sa Majesté lui répondit : « — Je les prends toutes deux pour moi ; n'en donne pas à ma mère ; elle n'est pas jolie, elle est trop vieille. — » Pomaré procéda ensuite aux réceptions qu'elle avait à faire, et s'en tira avec dignité. Les différents corps furent admis en sa présence et sortirent surpris de l'aplomb et de la noblesse de cette reine de sauvages.

Pomaré versa, par étiquette, d'abondantes larmes pendant les huit jours qui ont suivi son retour ; en voici le motif : à Tahiti, il est d'usage, quand deux femmes se rejoignent après une absence, que la plus jeune ou la moins considérée, s'incline et cache son visage dans les mains et les genoux de la plus âgée, qui est assise : dans cette posture elles pleurent toutes deux, puis se relèvent et tout est dit. Or, Pomaré a ainsi reçu toutes les dames de distinction de son île, et elle a pleuré avec chacune d'elles.

Sa Majesté tahitienne a été installée au Gouvernement en attendant qu'on lui eût préparé un logement digne d'elle. A cet effet, le gouverneur a pris les ordres de Pomaré, qui est allée choisir elle-même le lieu le plus à sa convenance. Quand elle eut fait son choix, elle dit au gouverneur : « Bruat, bâtis-moi ici une belle maison ! » Mais, par malheur, quand la maison était à moitié, elle dit de nouveau : « Bruat, bâtis-moi dans cet autre endroit une maison semblable à cette aile du Gouvernement ! » Et à l'instant les ouvriers furent à l'œuvre nouvelle.

Pomaré est une femme de quarante à quarante-trois ans, grande et replète ; elle est lourde de corps, mais d'une intelligence et d'une pénétration peu ordinaires. En habileté politique, elle peut se mesurer avec les princes de l'Europe. Les Français ne sont pas encore arrivés à savoir ce qu'elle pense ni ce qu'elle veut ; son pouvoir, comme celui des chefs de tribus de l'Océanie, est absolu, et le dévouement de ses sujets est sans bornes ; elle parle et elle est obéie. Au fond, c'est la meilleure des femmes, aimant passionnément le Champagne, qu'elle boit à plein verre à la table du gouverneur.

Le gouvernement français lui servira une liste civile de 5,000 dollars (vingt-cinq mille francs) par an, outre le revenu qu'elle pourra tirer de ses terres ou de contributions sur son peuple. Cela l'aidera à fournir à ses dépenses et à acquitter ses dettes, car la reine est obérée et sa libération exigera plusieurs années.

Nous devons reconnaître humblement que l'Européen qui a jamais acquis le plus d'empire sur elle est le révérend M. Pritchard. Les lettres d'elle à cet estimable indemnisé, qui ont été interceptées, ne laissent pas le plus petit doute à cet égard.

Les fonctions de secrétaire intime de la reine sont encore remplies par un Anglais, M. Salmon, résidant depuis longtemps à Tahiti et mari d'une des parentes de Sa Majesté. — Quelques chefs indigènes font les fonctions de surveillants dans l'île pour le maintien de la paix.

Les dernières nouvelles sont du 25 mai 1847. Le nouveau gouverneur, M. Lavaud, était arrivé le 21, et avait pris possession le lendemain. L'amiral Bruat devait partir le 31 pour la France avec les plus anciens officiers, et six ou huit des fils des principaux chefs qu'il emmène dans le but de les faire instruire à Paris.

Abd-el-Kader et Abd-er-Rahman. — On avait répandu le bruit que le gouvernement avait reçu la nouvelle qu'Abd-el-Kader marchait sur Fez après s'être emparé de Taza. Taza est une ville de six à huit mille âmes, située à l'extrémité méridionale d'un des derniers chaînons du Rif ; elle s'élève sur une position assez forte, et elle est entourée d'une vieille muraille moitié moresque, moitié portugaise, flanquée de tours carrées. Ces fortifications tombent en ruine de toutes parts. Les rues sont tortueuses et très-étroites ; la ville est arrosée par de nombreuses fontaines alimentées par des sources venues de la montagne, et dont les eaux vont ensuite fertiliser de vastes jardins. Elle est située à moitié chemin de la frontière algérienne à Fez. Le *Moniteur algérien* et l'*Echo d'Oran* sont venus nous faire connaître plus exactement la situation et l'attitude d'Abd-el-Kader. Il s'accrédite qu'après un premier mouvement de retraite, l'émir s'est de nouveau porté vers l'ouest et qu'il a été bien accueilli par les habitants de Taza. Toutefois, aucun acte d'hostilité positive ne se serait encore produit. Diverses conjectures sont permises au sujet de ce mouvement, s'il est réel. L'émir aurait voulu rallier les Béni-Amer transplantés près de Fez, ou châtier une tribu accusée de quelques tentatives de vol sur les convois du désert. Enfin il est encore possible que ces prétextes cachent des vues plus ambitieuses auxquelles il faudra, selon toute apparence, un certain laps de temps pour se produire, et qui, par conséquent, devront être l'objet de notre surveillance politique.

Régence de Tunis. — On se rappelle que le gouvernement français ayant donné au bey de Tunis le bâtiment à vapeur de l'Etat *le Dante*, la maladresse du pilote tunisien, qui le faisait entrer pour la première fois dans la rade de la Goulette, le jeta sur un bas fonds de la côte, d'où il a été impossible de le relever. Nous apprenons que le cadeau va être renouvelé, et que le gouvernement a envoyé l'ordre de retrancher du service des paquebots-postes *le Minos*, pour être offert au bey, après avoir reçu les changements d'installation nécessaires.

Turquie. — On écrit de Constantinople au *Journal des Débats* : « Les derniers événements de Rome ont occasionné ici une manifestation en faveur du saint-père. Les Romains et les autres Italiens assez nombreux à Constantinople ont fait célébrer, dimanche dernier, une messe suivie d'un *Te Deum*, pour remercier la Providence divine. Une foule immense y assistait. Le soir, la promenade publique était illuminée ; des transparents, portant des inscriptions en l'honneur du pape, étaient placés dans divers endroits ; deux corps de musiciens exécutaient des symphonies. La foule n'a pas proféré d'autres cris que ceux de *vive Pie IX !* Tout s'est passé, du reste, avec beaucoup d'ordre et de tranquillité.

« Les dernières nouvelles de Perse parlaient d'une grave insurrection qui aurait éclaté à Téhéran parmi les troupes campées autour de la ville. Un courrier extraordinaire de M. de Sartiges, qui apporte des nouvelles du 3 août, a réduit ces bruits à leur juste valeur. Les troupes, qui avaient à recevoir un arriéré de solde considérable, se sont en effet livrées à de bruyantes réclamations ; on a dès lors jugé prudent de les payer, et tout est rentré dans l'ordre. Tous ces régiments devaient d'ailleurs partir prochainement pour faire une expédition dans le Khoraçan.

« Le choléra fait d'assez grands ravages dans la Russie méridionale ; il existe en ce moment à Taganrok, à Mariapolis et à Rostof. On dit que dans cette dernière ville, qui contient à peine 8,000 âmes, il a enlevé 2,000 victimes. »

Royaume Lombardo-Vénitien. — On écrivait de Venise le 26 août : « La ville des doges est dans l'attente d'une grande solennité. On se rappelle que c'est ici que se réunit cette année le congrès des naturalistes. Le comte Giovanelli, président de notre Société des Naturalistes, a, dit-on, dépensé un million de francs pour les arrangements convenables de son palais, où les séances auront lieu, et il serait peut-être difficile de trouver dans aucune ville de l'Europe un hôtel meublé avec autant de goût et de luxe.

« Chaque jour voit affluer aux lagunes un nombre considérable de savants, d'amateurs et de curieux ; la saison des vacances dans toutes les universités de l'Europe contribue beaucoup à augmenter le nombre des voyageurs. On compte déjà dix mille étrangers arrivés à Venise ; on compte aussi parmi eux des ecclésiastiques qui ont dû quitter Rome par suite des derniers événements. »

Les 8, 9 et 10 de ce mois une agitation populaire assez vive s'est produite à Milan.

Royaume des Deux-Siciles. — Des troubles ont éclaté en Sicile, à Messine, et à Reggio. Des renforts ont été envoyés de Naples sur ces deux points. Le numéro du 6 septembre du journal officiel présentait ce double mouvement comme comprimé.

États pontificaux. — Le cardinal Ferretti vient de créer à Rome un corps de sergents de ville en uniforme. Cette mesure a produit un bon effet aux yeux de la population en ce qu'elle ôte à la police locale son caractère secret et inquisiteur.

La garde nationale de Rome a reçu enfin son organisation. Le *Diario* publie les nominations des capitaines adjudants-majors et des capitaines de compagnie choisis par le pape pour commander cette milice.

A Ancône, le conseil municipal, après avoir voté une adresse au souverain pontife, a offert au gouvernement une somme de 2,000 écus (10,800 fr.) pour aider à l'armement de la garde civique. La chambre de commerce a voté une somme égale ; les israélites, les habitants aisés d'Ancône et le clergé offrent de fournir le reste de la dépense. Trois citoyens de la ville sont partis pour mettre ces votes aux pieds de Pie IX, et, si l'offre est acceptée, s'occuper immédiatement de l'achat des armes nécessaires à la milice.

A Bologne, les chefs supérieurs de la garde civique sont nommés. Une lettre circulaire de l'archevêque, M. le cardinal Opizzoni, invite les curés du diocèse à user de toute leur influence pour maintenir la tranquillité et la bonne intelligence dans la population.

Principauté de Lucques. — A la suite d'un mouvement provoqué par des arrestations arbitraires, le duc de Lucques avait, le 1er septembre, publié une proclamation dans laquelle il manifestait l'intention d'entrer dans la voie du progrès, et d'adopter les réformes nécessaires au bonheur de son peuple. La création de la garde nationale était annoncée dans cette proclamation comme une chose déjà résolue. Après avoir fait cette concession, il paraît que le duc se serait ravisé, et que, se retirant à Massa, ville située à peu de distance de Lucques et qui appartient au duc de Modène, il aurait déclaré que ces promesses lui ayant été arrachées par la violence, il n'entendait pas les ratifier. Cette déclaration ne pouvait manquer d'exciter un vif mécontentement. Les Lucquois se sont soulevés ; la garde civique s'est formée d'elle-même. Une députation nombreuse, ayant à sa tête le marquis de Mazzarosa, qui, dans ces derniers jours, avait résigné les fonctions de président du conseil d'Etat, s'est rendue auprès du duc pour l'engager à rentrer dans ses Etats. Le duc a répondu à cette démarche par un décret qui instituait une régence dont M. Mazzarosa devait être le président ; mais le conseil des ministres n'a pas voulu le publier, et a supplié de nouveau le prince de revenir. En attendant, l'agitation allait toujours en augmentant. Pour forcer le duc à rentrer à Lucques, on parlait déjà de saisir ses revenus, ses meubles, et de mettre sous séquestre son palais. Toutes les populations des environs étaient accourues à Lucques, et à chaque instant il arrivait de Pise et de Livourne, par le chemin de fer, des centaines d'individus. L'émotion était à son comble, quand tout à coup, le 3, à une heure de l'après-midi, le duc est revenu dans la ville, accompagné du prince héréditaire, et a été accueilli avec de grandes démonstrations de joie. Les manifestations populaires ont continué, le prince y a pris part, et nous n'avons pas appris que cette harmonie, pour être subite, ait été depuis troublée un seul instant.

Grand-duché de Toscane. — Le 5 il y a eu une grande démonstration à Florence, pour fêter la création de la garde nationale instituée par décret de la veille. Le peuple s'est rendu sous les fenêtres du grand-duc pour le remercier. Des troupes de musiciens ont parcouru la ville, qui a été illuminée le soir. L'enthousiasme était général. On assure aussi qu'à Livourne il devait y avoir une fête-monstre le 8, et qu'un grand banquet serait donné à cette occasion pour célébrer l'institution de la garde civique.

Piémont. — La ville de Gênes a été également le théâtre d'une grande manifestation politique le 8 de ce mois. L'ordre n'y a pas été un moment troublé.

Suisse. — La diète s'est ajournée au 18 octobre. La minorité espérait un terme moins rapproché, et elle ne se dissimule pas qu'on veut résolûment arriver à une solution de l'affaire du *Sonderbund*.

Angleterre. — *Ile de Guernesey.* — Guernesey est en proie à une violente agitation, par suite de l'intervention extraordinaire du gouverneur militaire, le major-général Napier, dans les affaires civiles de l'île, y compris l'ancien droit d'élire les magistrats appartenant aux états ou corporations. La *Guernesey Comet* a raison de dire que tous les habitants devraient faire une adresse à la reine, pour lui représenter que la tranquilité de l'île ne saurait être maintenue tant que le major-général Napier sera à la tête du gouvernement. Cette adresse devrait prier respectueusement la reine d'ordonner qu'à l'avenir le gouverneur militaire se retranchât dans ses attributions, sans s'occuper des affaires civiles ; ou bien si un favoritisme inexplicable le maintient à la tête des affaires de Guernesey, il faut que ses pouvoirs soient limités.

Espagne. — Un décret de la reine a nommé sénateur le général Espartero. Le *Daily-News* annonce que le duc de la Victoire partira de Londres le 28 septembre pour Bruxelles, et que de là il se rendra à Madrid avec sa famille.

Une circulaire du ministre de l'intérieur, qui prouve qu'en Espagne tous les cabinets entendent la liberté et ses droits de la même manière, interdit à tous les journaux de parler des affaires intérieures du palais, de la reine et du roi.

On assure qu'avant son départ pour Barcelone, le général Concha a reçu l'assurance qu'il ne serait rien innové quant à la question des cotons, cette pierre de touche de la fidélité catalane. Il paraît que la modification des tarifs est une des premières questions dont s'occupera le nouveau cabinet.

Paraguay. — On écrit de Buenos-Ayres, le 6 juin : « M. de Bomplan, le célèbre compagnon de voyage de M. de Humboldt, que plusieurs journaux avaient fait mourir dernièrement, est plein de vie et de santé. Retenu pendant neuf ans au Paraguay par Francia, il obtint vers 1830 la permission de sortir de ce malencontreux pays, où il avait eu l'imprudence de s'engager sans autorisation, fut retenu dix-huit mois encore à la frontière, et enfin, redevenu libre, il se fixa vis-à-vis de Corrientes, près des confins du Paraguay, où il se trouve encore aujourd'hui. Il vit ainsi depuis dix-sept ans à San-Borja, de l'Uruguay, dans les anciennes missions brésiliennes. Il a là des intérêts matériels : il possède quelques terrains, et ses soixante-quinze ans sonnés le rendent plus sédentaire et lui ôtent presque toute idée de retour. Des voyageurs récemment arrivés du Paraguay par le Brésil, un entre autres qui vient de passer plusieurs mois avec lui, n'ont pu le décider à revenir. Il compte toutefois faire un voyage à Montevideo, assure-t-il, quand la navigation des fleuves sera plus praticable ; mais on n'espère pas le revoir de longtemps.

« La personne de qui je tiens ces renseignements est M. de Mersay, qui revient du Paraguay, où il est entré assez facilement au moment où l'on refusait à M. de Castelnau l'autorisation de pénétrer à la tête de sa mission scientifique. Il termine par la Plata un voyage d'exploration dont l'avait chargé M. Villemain, et retournera prochainement en France.

« Le gouvernement du Paraguay espère que le gouvernement français le reconnaîtra quelque jour ; mais il sait bien que cela ne peut arriver que lorsque les affaires de la Plata seront terminées et que la navigation des fleuves sera ouverte. Du reste, les renseignements que M. de Mersay et plusieurs voyageurs nous donnent sur cette autre Chine n'ont rien de très-séduisant. »

Nécrologie. — L'armée vient de perdre une de ses plus glorieuses et plus pures illustrations, le maréchal Oudinot, duc de Reggio, gouverneur des Invalides, auquel nous consacrons une notice spéciale. — L'armée a encore perdu M. le lieutenant général baron Piquet, mort à Heidelberg, et M. le lieutenant général comte de Fernig, mort à bord d'un paquebot qui le conduisait à Alexandrie, au retour d'un

voyage dans la haute Egypte. M. de Fernig était frère des deux jeunes personnes qui servirent comme officiers d'ordonnance dans l'état-major du général Dumouriez. —M. de Falguerolles, ancien député du Tarn, est mort à Albi.

Une fille d'Eugène de Beauharnais, la princesse régnante de Hohenzollern-Hechingen, vient de mourir. Elle était née en 1808 et s'était mariée en 1827.

M. de Rochow, ministre d'Etat intime et président du conseil d'Etat en Prusse, est mort le 11 septembre, à l'âge de cinquante-cinq ans, à Aix-la-Chapelle, où il séjournait depuis un mois pour prendre les bains.

La plupart des journaux ont annoncé la mort du lieutenant général Changarnier, atteint, disaient-ils, d'une maladie subite, à Pau, durant une tournée d'inspection générale. Pendant que le général mourait à Pau, il était, fort heureusement, à Paris, en parfaite santé.

Courrier de Paris.

C'en est donc fait, le décret de Moscou n'existe plus. Du bec de sa plume constitutionnelle, M. Duchâtel a détruit une république d'origine impériale; le Théâtre-Français jouira désormais d'un gouvernement monarchique. Dans les crises de l'ancienne Rome n'avait-on pas recours à un dictateur? M. Buloz est le Manlius attendu qui va sauver le Capitole. Il est investi de tous les pouvoirs, il devient le maître et l'arbitre unique de ces grandes destinées; c'est le despotisme décrété pour le bien de tous, on lui a conféré le droit de vie et de mort sur la troupe et le répertoire. Jamais révolution ne fut plus complète. Maintenant que les grenouilles ont un roi, nous allons être témoins d'un nouveau miracle à la façon de la fille de Jephté, et il semble que M. le directeur n'a plus qu'à dire à la paralytique : Lève-toi et marche. Car enfin on l'a armé de la baguette magique, et il peut laisser tomber, quand il lui plaît, de sa bouche souveraine les mots qui font merveille et ressuscitent les morts dramatiques: faveurs, gratifications, feux, pensions. N'est-ce pas lui qui à son gré désormais va lier ou délier les cordons de cette grande bourse, la subvention? Bien plus, pour stimuler davantage le beau zèle de ces messieurs et de ces dames, ce directeur vraiment privilégié pourra leur susciter à chaque instant des rivalités et des concurrences. Libre à lui, en effet, de choisir dans le personnel des autres théâtres, et sans payer l'indemnité préalable, tel sujet qui lui convient pour l'élever à la dignité de sociétaire. Cette dernière clause, passablement draconienne, a ému les intéressés, c'est-à-dire les directeurs des scènes secondaires; on parle de réclamations à coups de brochures; plusieurs petites puissances s'arment déjà contre la grande, invoquant l'observation des anciens traités et le maintien de l'équilibre dramatique.

Cependant l'automne a pris ses quartiers d'hiver parmi nous, le soleil ne se montre qu'à l'état de transparent, et le soir nous n'avons pour étoiles que les becs de gaz. Pour peu que cette température s'établisse, Paris va se repeupler aux dépens d'une foule d'établissements aquatiques. Les eaux de l'étranger, et particulièrement les eaux d'Allemagne ont été très-fréquentées cette année par le beau monde parisien. Toute une chambrée de la cour royale s'est rencontrée à Baden, aux portes de la Forêt-Noire. On nous écrit d'Ems que le salon de conversation est peuplé des législateurs du Palais-Bourbon. Les bains de Carlsbad et de Hombourg sont toujours le rendez-vous d'élite de la société européenne et l'élégant caravansérail de toutes les nations. Les grands seigneurs qui se pressent dans les salons de Hombourg ne sont pas de grands baigneurs; le whist et la bouillotte y sont plus goûtés que les eaux thermales. Hombourg a des ombrages magnifiques, mais son aristocratie de rhumatisants et d'éclopés leur préfère le tapis vert de son casino. Les sommités déchues s'y croisent avec des princes encore en exercice. Les pages de son livre d'or sont le nobiliaire des deux mondes. A côté des plus beaux noms de la noblesse germanique, on y voit figurer toutes sortes de généraux mexicains, de vizirs disgraciés et de dictateurs du Paraguay en disponibilité. La grande vogue des établissements thermaux d'Allemagne tient moins cependant à cette circonstance qu'à la recherche et à la délicatesse du menu offert par l'entrepreneur à tant d'hôtes illustres. Jamais malades ne furent mieux traités, à prendre ce mot dans toute sa signification gastronomique: les joueurs de Hombourg ou de Carlsbad y ont toujours gagné... de l'appétit. Les raffinés y mangent volontiers en petit comité. Le petit comité se compose ordinairement de dix à quinze couverts. C'est au directeur de l'établissement de Carlsbad qu'appartient l'excellente invention des *en-cas*. S'il ne se trouve que treize convives à table, on appelle l'*en-cas*; c'est ordinairement un monsieur d'âge moyen, orné d'un habit noir et d'une décoration; il est là pour rassurer les superstitieux qu'offrayerait ce terrible chiffre cabalistique : 13. L'*en-cas* doit parler peu et manger ferme : c'est sa spécialité. Le vicomte J..., solliciteur acharné de brevets d'invention et de brevets de noblesse, naguère de passage à Carlsbad, comblait d'attentions et de prévénances un de ces *en-cas*, à la grande surprise des autres convives, illustrations de chancellerie. — Mais, monsieur le général, lui dit un baron belge, son intime ami, savez-vous bien à qui s'adressent vos hommages? — Sans doute au descendant des Montezuma et des Guatimozin, au dernier *Inca*.

Restons dans le grand monde, puisque nous y sommes. L'envoyé de Téhéran vient d'arriver à Paris : c'est la question d'Orient qui prend une nouvelle face, disent les politiques, et la France qui jette enfin les yeux vers l'isthme de Suez et le golfe Persique. Les simples curieux n'y cherchent pas tant de malice, et *l'Illustration* peut leur dire le motif de cette venue : notre recueil y est bien pour quelque chose. Nos dessins, répandus par centaines à la cour de Téhéran, ont inspiré aux sujets de S. M. Abbas-Mirza le plus vif désir de connaître Paris et ses merveilles; et maintenant que *l'Illustration* a montré le chemin de notre France à l'Asie, c'est à la diplomatie de jouer son rôle. Cette nouvelle représentation de l'Orient se fera, dit-on, dans la plus grande pompe asiatique; nous allons revoir les caftans verts, les cachemires blancs, les turbans à aigrettes, les ceintures de perles et les poignards recourbés, et tout l'appareil réjouissant dont notre pauvre civilisation s'efforce de dépouiller ces bienheureux barbaresques.

Hier encore Bou-Maza ne s'est-il pas vu contraint de jeter son burnous aux orties? Le terrible shériff, appelé comme témoin en police correctionnelle, y a comparu dans le costume somptueux d'un élève des arts et métiers, et coiffé de cette calotte rouge, attribut caractéristique de l'Orient régénéré. Cette traduction de Bou-Maza en Français gauche et malbâti a beaucoup diverti l'auditoire; les détails de cette petite affaire, qui n'avait rien de judiciaire, ont acquis une publicité à laquelle nous n'ajouterons pas, et ce n'est pas après avoir écrit l'histoire de la grandeur de Bou-Maza que nous tracerons celle de sa décadence.

Nous parlons d'étoile filante, tandis qu'un astre nouveau vient de prendre place dans les solitudes du ciel. La constellation Leverrier a trouvé sa sœur jumelle; pour le moment, il ne s'agit que d'une planète, on en fera un monde un peu plus tard. C'est un Allemand, M. Hind, qui a vu cette étoile en plein midi. Du temps que les astronomes se laissaient choir dans les puits, ils donnaient le nom d'un dieu à leur découverte, et si leur nom allait aux astres, c'était toujours au figuré. Mars, Vénus, Saturne, Jupiter, avaient commencé la pléiade que complétèrent aujourd'hui Hind et Leverrier, à l'exclusion d'Apollon et de Diane, qui effectivement n'ont plus aucun droit à ces honneurs: ce n'est plus maintenant la mythologie qui se réfugie dans l'empyrée astronomique, puisque c'est la Sorbonne et l'Académie des sciences (section de mécanique céleste).

Le ciel de la presse quotidienne s'est enrichi aussi d'un astre nouveau; ce journal, qui se porte comme héritier direct des doctrines du défunt *Globe* et de l'esprit de feu *l'Epoque*, s'appelle *le Conservateur*. On sait que l'usage de plusieurs feuilles est de distribuer à leurs abonnés un supplément de lecture sous le titre de *Bibliothèque choisie*; c'est une attention ingénieuse qui procure au lecteur, bourré de tartines politiques, la distraction d'un roman-feuilleton. Le nouveau journal qui aspire, à ce qu'il semble, au titre de conservateur... du *Moniteur*, réimprime cette interminable collection pour le plus grand amusement de son monde. La direction du *Conservateur-Moniteur* pense comme ce philosophe de nos jours qui a dit : « L'ennui est une puissance, » et elle va l'administrer à forte dose. A l'instar de *l'Epoque*, *le Conservateur* sera distribué à ses abonnés par la voie de l'épicerie. On voit que *le Conservateur* va vite au but et saute tout de suite à ce grand panier, où les autres n'arrivent que plus tard.

Nous passons d'un journal à un journaliste, ou tout au moins à un romancier, la transition est assez naturelle; il s'agit du départ de M. de Balzac; tous les mois, M. de Balzac fait ce voyage, la Russie est pour lui une espèce de villa où il va se rafraîchir et reprendre haleine entre deux feuilletons. Autrefois, l'auteur d'*Eugénie Grandet* n'était célèbre que par ses livres; mais le public a l'humeur volage et changeante, et le grand romancier sut tire avec profit l'histoire du chien d'Alcibiade. M. de Balzac se procura donc une canne fantastique et ressaisit sa popularité du même coup; plus tard, on le vit cautionner sa vogue par toutes sortes d'inventions romanesques. Tous les grands hommes en sont là, c'est un charlatanisme toujours de mode; il se donna tour à tour des habits galonnés d'or, des chapeaux facétieux et des créanciers imaginaires; c'est ainsi que les excentricités innocentes de sa vie servirent de réclame à ses romans. Le voyage de Russie, qui est son plus récent moyen de succès, commence déjà à s'user, le public ne croit plus à l'hyperbole trop prolongée des princesses russes et d'un hyménée quasi-royal pour l'auteur de la *Fille aux yeux d'or* et de *Vautrin*; bref, le besoin d'une histoire nouvelle se fait généralement sentir, comme disent les annonces, et M. de Balzac fera bien d'y songer. Une autre version avait couru et court encore sur des dangers prétendus que notre auteur aurait courus à l'époque de sa dernière course au delà du Pruth; il s'est dit que M. de Balzac, rencontré dans une steppe par des Tatars, se serait vu retenu dans un puits desséché pendant quatre mois, et qu'il aurait vécu de châtaignes et de bifteeks d'ours; mais ce n'est là qu'une aventure renouvelée de l'arménien, et qui se passa sous la restauration au profit d'un savant de l'Institut qui la consigna dans les mémoires de sa vie. Cet académicien, dont nous tairons le nom, raconte en effet qu'il fut confiné toute une année dans une citerne sur les frontières du Kurdistan, et qu'il ne dut sa délivrance qu'à son courage; on avait récompensé cette grande infortune par deux sinécures, lorsqu'il y a cinq ans, des attachés à l'ambassade française en Perse passant dans les environs, ayant demandé à voir la citerne du savant, un Kurde obligeant les conduisit dans une hôtellerie fort confortable appelée *citerne* dans la langue du pays; tel était le séjour de l'infortuné.

Nous venons de traverser la quinzaine la plus lamentable, au milieu du triste cortége des assassins et des suicides. Là c'est l'assassinat de la rue des Moineaux, ici un jeune homme pendu à côté d'une jeune femme qui s'empoisonne; ailleurs, le meurtre trouve ses plagiaires, et un misérable tue sa femme par imitation de la sanglante tragédie de l'hôtel Sébastiani. Obéissant à un sentiment de réserve que chacun comprendra, la direction de notre *Illustration* n'a pas voulu que les épisodes de ce crime inouï fussent reproduits dans ses colonnes; mais ce qu'elle n'a pas fait par respect pour les vivants et les morts, d'autres moins timorés l'ont tenté. Pour le coup, nous n'avons guère reconnu la pudeur du *cant* britannique; il semble que rien n'ait coûté aux *Illustrations* anglaises pour satisfaire en cette circonstance la curiosité gloutonne de certains de leurs abonnés; croquis des lieux ou portraits des personnages, rien n'est exact, c'est un travestissement complet, et l'infidélité de tous ces calques pris à la hâte est aussi flagrante que l'inconvenance de la publication.

Nous sommes depuis trois semaines en pleine disette dramatique; mais nous voilà revenus heureusement à la veille de l'abondance et de la récolte; encore quelques jours, et toutes les affiches de théâtre seront renouvelées; on sait d'ailleurs que les meilleurs comiques ont reparu; Arnal seul et Déjazet manquent encore à cette grande fête de rentrée. En même temps, le théâtre de l'Ambigu-Comique a fait sa réouverture; c'est à peu près le seul événement dramatique digne de mémoire dans ces derniers jours. Ce mélodrame d'inauguration s'intitule le *Fils du Diable*, il a pour auteurs MM. Féval et Saint-Yves; n'est-ce pas là un titre et un cadre faits tout exprès pour les inventions les plus fantastiques et qui se prêtent aux effets les plus merveilleux ou les plus horribles? Ceci donc est un drame-légende dont le spectacle donne le vertige, et au beau milieu duquel on voyage sur le dos de l'hippogriffe, parmi les scènes sanglantes, les tableaux bizarres et des décorations fort agréablement funèbres.

De son côté, le théâtre des Variétés nous a gratifiés d'un vaudeville dominical et ennuyeux qui s'appelle la *Fille obéissante*, et qui vous représente un de ces événements domestiques dont l'invention remonte à l'origine du vaudeville. Dans cette historiette antédiluvienne, on distingue un anglomane amoureux d'une ingénue, laquelle ingénue est courtisée par un adorable chasseur d'Afrique, qui, d'abord dissimule, on ne sait trop pourquoi, sa flamme et ses galons sous la perruque d'un père apocryphe; puis tout à coup notre spahis jette le froc paternel aux orties, et revêt le pantalon garance et la robe nuptiale. Nous avons vu des noces plus brillantes.

Arrivée d'un ambassadeur persan en France.

En 1715, Montesquieu faisait écrire par Usbec à Rustan, dans ses *Lettres persanes* : « Il paraît ici un personnage travesti en ambassadeur de Perse qui se joue insolemment des deux plus grands rois du monde. Il apporte au monarque des Français des présents que le nôtre ne saurait donner à un roi d'Irimette ou de Géorgie, et par sa lâche avarice il a flétri la majesté des deux empires. »

Dangeau explique ainsi, dans son journal, ce passage un peu obscur des *Lettres persanes* : « Cette ambassade fut toujours fort équivoque, dit-il, et même quelque chose de plus. Ce qu'on crut en démêler le mieux, fut qu'un ministre d'une des provinces de Perse, comme qui dirait un intendant du Languedoc, avait envoyé un prétendu ambassadeur pour des affaires de négoce entre des marchands, et que, pour se faire défrayer, il contrefit l'ambassadeur de Perse; que Pontchartrain, dont cette ambassade regardait le département, ne voulut pas dévoiler la friponnerie, pour amuser le roi et lui faire sa cour, en lui laissant croire que le sophi lui envoyait un ambassadeur. »

Cette explication n'était pas encore la vraie, à ce qu'il paraît. Si on doit en croire la correspondance d'Elisabeth-Charlotte, duchesse d'Orléans, mère du régent, le faux ambassadeur persan qui fut reçu avec une grande pompe, en 1715, à la cour de Louis XIV, était tout simplement un jésuite portugais, et il tint à Paris une conduite tellement scandaleuse, que nous renverrons aux *Mémoires* du temps ceux de nos lecteurs qui seraient curieux d'en apprendre davantage.

Du reste, les Persans ne se font, selon l'assertion de M. Fontanier, qui les connaît bien, aucun scrupule de fabriquer toutes les pièces dont ils ont besoin. « Le papier sur lequel on les écrit est verni, dit-il (tome III, page 75, *Voyages dans l'Inde*), l'encre contient peu d'acide, le roseau qui sert de plume glisse et ne s'enfonce pas. Si on lave le papier en respectant le sceau, et qu'on le laisse sécher, on peut, après, écrire tout ce qu'on veut. C'est une affaire de temps un peu longue, et Mirza Méhémet-Ali-Moustouphi, qui fit, en 1828, la paix avec les Turcs, me disait, qu'obligé pour cela de fabriquer de faux pouvoirs, il y avait passé une nuit entière.»

Quoi qu'il en soit, un véritable ambassadeur persan, dont les pouvoirs ne furent pas contestés, vint en France en 1807. Dans l'introduction de l'intéressant ouvrage qu'il a publié sous le titre de *Napoléon et Marie-Louise*, M. le baron Meneval nous donne sur ce personnage et sur sa mission de curieux détails que les historiens proprement dits n'ont pas cru devoir mentionner. Après la bataille d'Eylau, Napoléon passa une partie du printemps de 1807 à Finckenstein, habitation de campagne située dans la régence de Dantzick et appartenant à l'un des employés de la couronne de Prusse. Ce fut là qu'il reçut les ambassadeurs de la Perse et de la Turquie.

« Mirza-Rizza, grand seigneur persan, arriva à Finckenstein à la fin d'avril, avec la mission de conclure une alliance offensive et défensive. Il fut reçu avec de grands égards, et abouché avec M. Maret, depuis duc de Bassano. La négociation fut terminée en peu de jours; et, le 8 mai, ce traité fut signé. Le savant orientaliste Amédée Jaubert, secrétaire interprète du cabinet impérial, fut l'intermédiaire entre les deux négociateurs. L'ambassadeur persan offrit à cette occasion à l'empereur quelques présents de châles et de perles; mais, craignant qu'ils ne fussent trouvés au-dessous de la haute idée qu'il voulait donner de la puissance de son souverain, en bon courtisan, ou par orgueil national, il les mit sur son propre compte. Il prétexta que les présents de son maître n'étaient pas arrivés, et présenta les siens, en disant qu'il priait le lion d'agréer l'offrande de la fourmi. Il accompagna l'empereur dans une grande revue, il descendit de cheval et voulut suivre l'empereur pas à pas dans les rangs des soldats, marchant dans les terres labourées avec ses belles babouches et sa robe traînante. Le temps était très-chaud; il rentra à Finckenstein accablé de fatigue, et se laissa tomber, en arrivant, sur son divan. Il s'écriait, en épuisant les formules de l'admiration : « Que c'est grand !

« Que c'est beau! Que c'est magnifique! » et murmurait tout bas : « Je meurs de lassitude! »

« L'empereur se promenait tous les jours avec lui dans les jardins de Finckenstein. Le pauvre ambassadeur se trouva un jour dans un grand embarras. Il manquait de *henné*, substance de couleur rouge dont il teignait habituellement ses ongles et la paume de ses mains, et il était aussi honteux de paraître devant l'empereur avec les mains blanches, qu'un habitué de nos salons le serait de s'y présenter sans gants. La conversation roula un jour sur l'histoire d'Alexandre : l'ambassadeur dit que la véritable histoire de ce prince se trouvait en Perse. D'après les indications qu'il donna, et les éclaircissements que fournit M. Jaubert, l'empereur dut penser qu'elle pourrait faire partie de la collection des manuscrits de la bibliothèque impériale. Il eut la curiosité de savoir ce qui en était. Un mémoire lui fut adressé en conséquence de Paris sur ce sujet. Mais ce mémoire ne contenait rien de nouveau ni d'important.

« L'ambassadeur persan partit aussitôt après la signature du traité, pour retourner en Perse. Il fut suivi de près par le général Gardanne, aide de camp de l'empereur, qui fut accrédité en qualité d'ambassadeur auprès de la cour de Téhéran. D'habiles officiers français que l'empereur envoyait en Perse pour y servir d'instructeurs et d'auxiliaires furent adjoints à la légation. Le général Gardanne alla à Téhéran avec l'espérance d'y retrouver un trésor que son grand-père y avait autrefois enfoui. Mais ses recherches furent vaines. »

L'ambassade du général Gardanne n'eut pas les résultats qu'en espérait Napoléon. Dès que les Anglais avaient été instruits du départ de cette ambassade, ils s'étaient empressés d'envoyer au shah de Perse sir Harford Jones, avec de riches présents. En approchant de Téhéran, l'ambassadeur anglais lit dire au shah qu'il n'entrerait dans la capitale que lorsque les Français l'auraient quittée. Grand fut alors l'embarras du shah. Il éprouvait un vif désir de posséder les présents des Anglais, et le nom seul de Napoléon lui causait un tel effroi, qu'il n'osait pas dire au général Gardanne de partir. Sur ces entrefaites, un seigneur de sa cour qui avait beaucoup voyagé, Mirza-Aboul-Hassan-Khan, conseilla au général Gardanne de feindre de la colère, de se retirer à une journée de marche, et le shah, effrayé, « ne manquerait pas, lui disait-il, de le conjurer de rentrer. » Le général Gardanne suivit cet avis, mais on ne le rappela pas, et tandis qu'il sortait par une porte, sir Harford Jones entrait par l'autre. Depuis cette époque, Mirza-Aboul-Hassan-Khan reçoit 25,000 fr. par an de la compagnie des Indes. Pour se venger du tour que les Anglais avaient joué à son ambassadeur, Napoléon déclara la guerre à la Perse.

Malgré cette déclaration de guerre qui n'a pas été abrogée, la France a renoué avec la Perse des relations diplomatiques. Charles X avait fait notifier au shah son avénement au trône, et, dans ces dernières années, l'espèce d'ambassade de Hussein-Khan a été suivie de celle de M. le comte de Sercey. « Quoique l'ambassade de M. de Sercey n'ait rien produit, dit M. Fontanier, elle n'était pas moins nécessaire pour régulariser nos relations avec la Perse ; ce dont on aurait dû s'étonner, c'est qu'on y eût songé si tard.... La mission de M. de Sercey, ajoute-t-il, quoi qu'elle n'eût qu'un but apparent de politesse, n'est pas moins la cause première des succès qu'ont obtenus les envoyés qui l'ont suivi et de l'arrangement que l'on vient de conclure afin que les Français soient, dans les Etats du shah, traités comme les sujets des nations les plus favorisées. Elle n'inspira pas moins quelque dépit aux Anglais : ils en plaisantèrent, disant qu'elle avait été fort mal reçue. Il est très-vrai que le chah, obsédé tantôt par les Russes, tantôt par les Anglais, s'écria quelquefois les larmes aux yeux : « Mais laissez-nous en paix : nous ne voulons ni de votre commerce ni de votre civilisation ; si vous avez entre vous de l'inimitié et de la jalousie, allez vous disputer ailleurs, ne prenez pas mon pays pour champ de bataille, ne le rendez pas victime de vos querelles. » Comme l'ambassadeur français n'avait de rivalité avec personne, peut-être fut-ce la cause d'une bonne réception qui, comme on voit, a porté ses fruits. »

Mohamed-Ali-Khan, ministre des affaires étrangères du shah de Perse et ambassadeur à Paris, d'après un dessin de M. Letuaire.

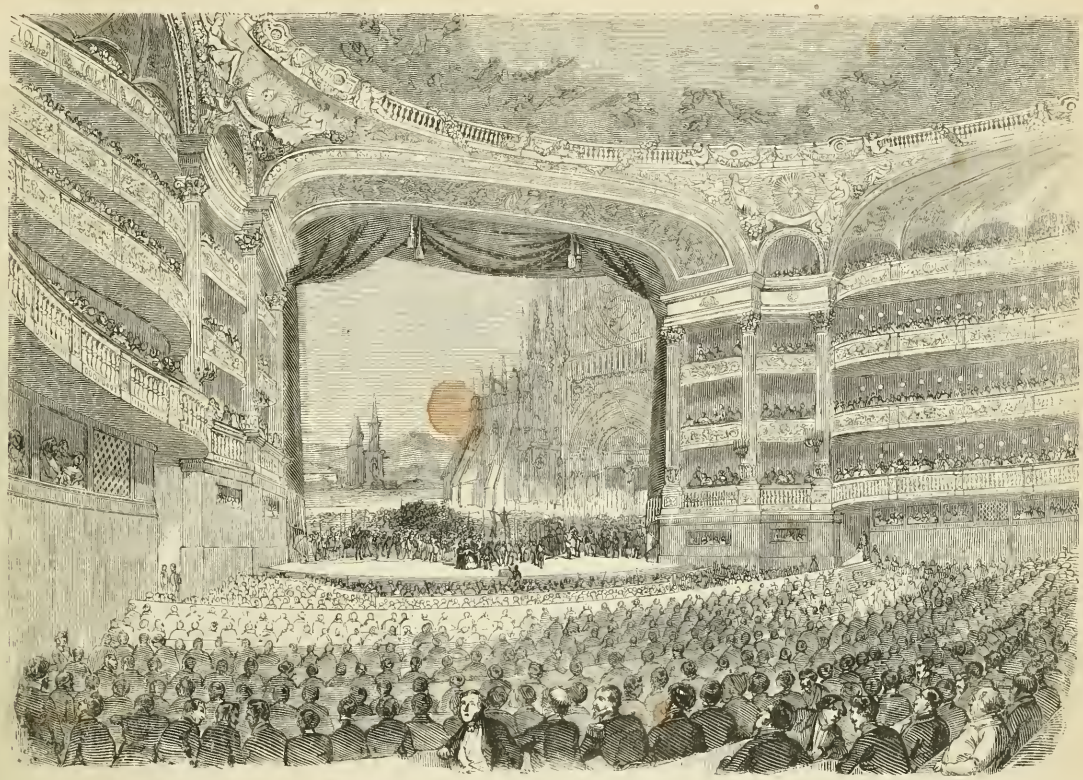
Enfin le shah de Perse vient d'envoyer au roi des Français un ambassadeur qui paraît aussi *authentique*, qu'on nous permette ce mot, que celui que Napoléon avait reçu à Finckenstein, car on prépare pour lui et pour sa suite le palais de l'Elysée-Bourbon. Il doit arriver prochainement à Paris. En ce moment il se repose à Toulon des fatigues de la traversée. Il se nomme Mohamed-Ali-Kan. Il a cinquante-quatre ans. Il est ministre des affaires étrangères. Il a amené avec lui, outre une douzaine de domestiques, son fils Mirza-Abdoul-Vahab, âgé de treize ans, son secrétaire Mirza-Hussein-Khan, âgé de vingt et un ans, et son gendre Mirza-Mahmoud. Arrivé à Toulon le 8 septembre à cinq heures de l'après-midi par le bateau à vapeur *le Cuvier*, il a été reçu avec tous les honneurs dus à son titre. Le bâtiment amiral a annoncé son entrée dans le port militaire par onze coups de canon : toutes les troupes faisaient la haie dans les rues qu'il devait traverser pour se rendre à l'hôtel de la Croix-d'Or, et le major général de la marine, le général de la sous-division et le sous-préfet ont pris place à ses côtés dans la voiture qui lui était destinée. Toutes les autorités civiles, militaires et maritimes de la ville sont allées lui rendre visite le lendemain de son arrivée.

Mohamed Ali-Khan est déjà venu en France en 1818, et il parle parfaitement le français. Il apporte, assure-t-on, des présents magnifiques, entre autres les plus belles topazes qu'on puisse voir pour la reine, et un petit fusil persan enrichi de pierreries pour le comte de Paris. On le dit très-aimable. Il n'a qu'une femme, qu'il aime beaucoup et qui lui est fort attachée. Ses enfants lui témoignent un grand respect. Il est un peu voûté, quoi qu'il ait une taille assez élevée. Son teint est plutôt brun que basané, sa barbe noire est très-épaisse ; ses yeux ont une expression extraordinaire et ses traits sont remarquablement beaux. Notre correspondant de Toulon, M. Letuaire, qui nous a envoyé son portrait, a groupé dans la même esquisse cinq de ses domestiques : celui du milieu est chargé exclusivement de l'entretien de son narguilé, qu'il tient à la main ; à sa droite est son écrivain, et à sa gauche son valet de chambre. On reconnaîtra l'écrivain au rouleau de papier et à l'encrier allongé qu'il porte à sa ceinture.

Principaux serviteurs de l'ambassadeur de Perse.

Chronique musicale.

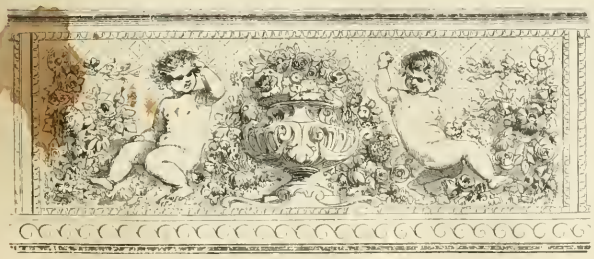
Après deux mois et sept jours de fermeture, l'Académie royale de musique a rouvert ses portes mercredi de la semaine dernière, 8 de ce mois. Si quelque chose devait, au besoin, prouver jusqu'à la dernière évidence la nécessité de ce magnifique et somptueux spectacle, indispensable pour le public français, ce serait à coup sûr l'empressement avec



La salle de l'Opéra après sa restauration. — Reprise de *la Juive*.

lequel ce public s'y porte chaque soir depuis qu'on le lui a rendu, après ce peu de temps de sevrage. C'est vraiment curieux de voir comme toutes les places qui n'ont pas été prises au bureau de location dans la journée, sont promptement envahies aussitôt que les patients de la *queue* peuvent franchir le vestibule, le bureau de distribution et le contrôle. A ce propos, nous ne pouvons nous dispenser de dire en passant que le service de la *queue* a reçu une sensible amélioration. Et, puisque cet ennuyeux et bizarre usage est tellement invétéré dans les mœurs parisiennes, qu'il paraît impossible de songer même à le détruire, encore est-il juste de savoir gré à la nouvelle administration de l'Académie royale de musique, d'avoir au moins cherché à rendre la corvée plus tolérable qu'autrefois, grâce à des changements heureux faits au vestibule, et à un certain confortable qu'on y a introduit, comme, par exemple, les doubles portes d'entrée, qui ne manqueront pas, en hiver, d'épargner bien des rhumes aux dilettantes qui n'ont pas le moyen de retenir leur place d'avance. Quant aux belles dames, elles n'ont plus à craindre, en descendant d'équipage, pour leurs petits pieds

Décoration des quatrièmes loges.



Décoration des deuxièmes loges.

Décoration des troisièmes loges.

délicieusement chaussés, la désagréable froidure de vieilles dalles mal jointes; de bons et moelleux tapis sont là maintenant qui les attendent dès qu'elles mettent pied à terre, et reçoivent complaisamment la douce étreinte de leurs pas jusqu'à la porte du délicieux petit salon qui précède leurs loges.

Il nous semble assez naturel d'avoir commencé par là le dénombrement des améliorations matérielles qu'on vient d'opérer au vaste local de notre première scène lyrique. Mais, jusqu'ici, nous n'avons entretenu nos lecteurs que des bagatelles de la porte, comme on dit. C'est dans l'intérieur que nous voudrions à présent les conduire, et leur montrer les remarquables peintures dont M. Cambon, notre célèbre décorateur, vient de l'orner. L'aspect général de la salle n'a pas changé; d'ailleurs il n'est guère possible de trouver une disposition plus élégante et plus commode que celle qui existait déjà. Une seule modification, qui même n'est presque pas apparente, a été apportée aux premières loges de face, dont on a avancé la balustrade pour permettre d'ajouter des salons derrière ces loges sans empiéter sur l'espace du corridor. On a sacrifié à cette modification quelques rangs de stalles d'amphithéâtre; on a fait plus, pendant qu'on était en train de faire des sacrifices bien entendus, on a pensé avec raisonqu'un rang de stalles de plus ou de moins, ne pouvait pas exercer une influence bien notable sur le rapide accroissement de fortune ou sur la ruine tout à fait improbable des nouveaux directeurs; on a donc séparé convenablement les rangs de stalles de l'amphithéâtre, de sorte qu'on peut maintenant se rendre à sa place, à quelque bout qu'elle se trouve, sans crainte d'écraser des pieds, de froisser des robes de soie, ou de déchirer des volants de dentelles, ce qui ne laissait pas que d'arriver assez souvent autrefois, tant l'espace réservé à la circulation avait été distribué avec parcimonie. Ce n'est pas sans intention que nous insistons un peu sur ces menus détails. De combien de plaintes et de réclamations n'avons-nous pas été témoin et ne le sommes-nous pas journellement dans la plupart des théâtres de Paris, relativement aux places, à leur disposition, à leur confection! Que MM. les nouveaux administrateurs de l'Académie royale de musique reçoivent donc tous les éloges qu'ils méritent, pour avoir compris enfin que le plus beau spectacle du monde cesse bientôt d'être attrayant, si le spectateur n'en peut jouir bien à son aise, si l'élan enthousiaste, provoqué dans l'intérieur de son âme, se trouve à chaque instant contrarié, refroidi, paralysé par un élancement soudain qui, au moindre déplacement du point d'appui, impressionne douloureusement quelque partie extérieure de son corps.

De ces améliorations, prosaïques si l'on veut, mais excellentes, passons aux plaisirs qui s'adressent plus particulièrement à l'esprit. Les peintures de M. Cambon attirent tout d'abord nos regards. Les panneaux des deuxièmes, troisièmes et quatrièmes loges, entièrement nouveaux, sont d'un excellent effet. Nos lecteurs peuvent s'en assurer en examinant la reproduction que *l'Illustration* leur en offre ici même. Le nouveau plafond est une œuvre d'art vraiment remarquable. Orphée conduisant devant les dieux de l'Olympe le chœur des musiciens immortels, telle en est la composition; elle ne pouvait être ni plus heureusement conçue ni mieux exécutée. Sous tous les rapports, elle fait le plus grand honneur à l'habile artiste qui en est l'auteur. L'ornementation des loges de l'avant-scène est des plus luxueuses. On croit voir, pour ainsi dire, un double édifice creusé dans un bloc de marbre d'or. Le sujet du rideau, qui représente Louis XIV, environné des principaux personnages de sa cour, donnant à Lulli le privilége de fonder une Académie royale de musique, est resté le même exactement, mais il a été complétement restauré, si bien qu'on le prendrait pour une toile toute neuve. Enfin, lorsque, après avoir joui pendant quelques entr'actes du beau coup d'œil de la salle, on va, dans un autre entr'acte, se reposer au foyer public, on trouve encore là un nouveau sujet de jouissance. à se promener dans ce vaste salon, vraiment royal et par la richesse et par le goût des embellissements qui ont entièrement transformé l'aspect de sa décoration. De l'ancienne, il n'en est rien resté; plafonds, lambris, dorures, lustres, tentures, tout est ici nouveau. Comment, en si peu de temps, une pareille transformation a pu se faire, c'est ce que l'on s'explique difficilement; et peu s'en faut, qu'on ne soit, en voyant tout cela, tenté de croire à la magie. Mais cette magie si puissante n'est autre chose que le zèle intelligent d'une administration toute dévouée aux plaisirs délicats d'un public qui devient de jour en jour plus difficile à contenter.

Que nos lecteurs nous pardonnent : notre chronique musicale n'a pas encore dit un seul mot de musique, et nous nous apercevons que le plaisir des yeux a quelque peu nui jusqu'à présent à celui des oreilles. Cependant, à la soirée de réouverture et à celles qui l'ont suivie, la satisfaction complexe de tous les sens, qu'on va chercher au théâtre de la rue Lepelletier, n'a faibli d'aucune part. Quelles que soient même la fraîcheur, la richesse et la beauté des embellissements de la salle, dont nous avons essayé de donner une idée, nous devons dire que la musique, toujours souveraine légitime de ce royaume des beaux-arts, a régné dans tout son éclat le plus vif et le plus sublime. Le chef-d'œuvre de M. Halévy n'a certainement jamais été représenté avec plus de soin, d'ensemble, de perfection; jamais les trésors de science que la partition de *la Juive* renferme ne furent exposés dans un jour plus favorable. Les chœurs, nouvellement et consciencieusement étudiés, l'orchestre magistralement dirigé par M. Girard, les danses apprises de nouveau, les décors redevenus frais et vigoureux de ton comme à la première représentation de l'ouvrage, il y a douze ans, la mise en scène remise telle qu'alors M. Duponchel l'avait ordonnée, tout cela compose maintenant un fond d'exécution incomparable. Puis, sur ce fond, se détachant en relief les beaux talents de MM. Duprez, Alizard, mesdemoiselles Nau, Dameron; Duprez, qui chante et joue le rôle d'Eléazar d'une façon inimitable, à qui deux mois de repos ont rendu tout l'éclat de ses moyens, et que le public aime à la folie. Jamais acteur-chanteur n'excita des transports d'enthousiasme plus unanimes. On eût dit qu'il s'accomplissait, en ce moment, comme une sorte de réaction mystérieuse, électrique, de l'artiste au public, et du public à l'artiste; car plus le bruit des applaudissements allait grandissant, plus le talent qui les avait fait naître une fois, prenait à son tour des proportions plus grandioses et semblait inspiré. Beaucoup de personnes se récrient sans cesse contre le langage hyperbolique des journaux, lorsque ceux-ci parlent du succès d'un artiste dramatique. Pour nous, nous sommes d'avis qu'on ne saurait trop louer les acteurs toutes les fois que l'occasion s'en présente; car il n'en est pas de ces artistes comme de tous les autres, qu'on peut cesser de vanter quand leur réputation est faite; ils peuvent être découragés si aisément, il leur est si difficile d'exceller dans leur profession, qu'il n'est aucun rôle supérieurement rempli qui ne leur doive procurer des éloges. On ne saurait donc trop leur en adresser lorsqu'ils l'ont mérité. M. Duprez, après avoir reçu, tout le temps de la représentation, les plus tumultueuses marques d'approbation, a été couvert de bouquets à la belle scène finale du quatrième acte. L'avant-scène a paru tout à coup convertie en un parterre de fleurs. D'ailleurs une pareille prodigalité d'hommages n'est jamais perdue. Qui pourrait, en effet, mesurer le degré de surexcitation dont l'artiste se sent alors animé, et la somme de plaisir que le public peut encore en attendre? M. Alizard a parfaitement chanté le rôle du Cardinal; il est impossible d'entendre une plus belle voix de basse, conduite avec plus d'art. Au duo du quatrième acte, il a partagé le triomphe de M. Duprez. Jamais ce morceau n'avait été dit avec autant de chaleur et d'entrain; jamais aussi ne produisit-il autant d'effet. Mademoiselle Nau, dans le rôle de la princesse Eudoxie, a été ce qu'elle est toujours, la plus délicieuse chanteuse représentant l'école de madame Damoreau. Les espérances que mademoiselle Dameron a fait concevoir, depuis une année environ qu'elle a paru pour la première fois, se réalisent tous les jours de la manière la plus sensible. Le rôle de Rachel, dans lequel elle s'est montrée à la soirée de réouverture, lui a fourni l'occasion d'un succès de bon aloi. Sa voix, d'un timbre très-sympathique, d'une belle étendue, souple et juste; sa physionomie distinguée, son jeu sage, son articulation nette, tout en elle annonce un bel avenir de cantatrice; et bientôt sans doute elle sera un sujet très-précieux pour l'administration de l'Académie royale de musique. Enfin, s'il fallait traduire en langue positive le compte rendu des deux premières représentations de la reprise de *la Juive*, afin de satisfaire les gens qui ne comprennent pas les métaphores, nous dirions qu'on a fait, le premier soir, 9,000 fr. de recette, et le second 9,600. Voilà des faits d'une haute éloquence.

Lundi passé, pour la troisième soirée, nous avons eu la rentrée de mademoiselle Carlotta Grisi dans le charmant ballet du *Diable-à-Quatre*, qui a été précédé de *Lucie*. La célèbre danseuse a paru plus gracieuse, plus légère, plus ravissante que jamais. Le rôle de madame Mazurka est une de ses plus fines et plus spirituelles créations. Chacune de ses scènes de pantomime, comme chacun de ses pas de danse, est un nouveau motif pour elle d'exciter les applaudissements de toute part dans la salle. Mademoiselle Maria fait toujours le *diable à quatre* avec une mimique originale et très-expressive. La musique et la mise en scène de ce ballet font toujours enfin le plus grand plaisir. Nous ne pouvons nous dispenser de nommer encore mademoiselle Nau avant de terminer cette chronique, et de dire combien elle a chanté avec perfection le rôle de Lucie à cette représentation.

GEORGES BOUSQUET.

La Casdami.

Voir pages 6 et 26.

III.

Si jamais, des vallées fleuries du Roussillon, vous êtes allé parcourir ses régions montagneuses; si vous avez exploré le Vallespir, la Cerdagne, le Conflent, arrondissements français où l'on ne parle guère que l'idiome catalan, et dont les habitants, quand ils partent pour le Languedoc, vous disent naïvement: *je vais en France*,—vous pourrez vous faire une idée de l'isolement où se trouva Lambert vingt-quatre heures après son départ de Céret, lorsqu'il se mit à gravir, bien armé, les plus ardus contreforts des Albères. Là, plus de végétation riante et parfumée, plus de jolis villages enfouis dans quelque frais vallon comme une nichée d'oiseaux dans un nid de mousse et de fleurs, ou mieux, comme une ruche d'abeilles laborieuses, bourdonnant au milieu d'un parterre embaumé. La province, étagée du haut des montagnes à la mer, a ses trois zones tout comme les pays placés sur le versant oriental des Andes et des Cordilières. A trois heures de Prades, où les orangers croissent en espalier, commence la région des neiges éternelles. Lambert, sans arriver jusqu'à celles-ci, était perdu dans des montagnes à peu près désertes, où il rencontrait à peine, de loin en loin, un laboureur portant sur son dos une lourde hotte de fumier, ou bien quelque troupeau de chèvres étiques suspendues au penchant des rochers, et surveillées par un pâtre stupide dont le malheureux voyageur ne pouvait tirer aucun renseignement raisonnable. Les mélèzes, les sapins, les chênes-lièges, les frênes couvraient de leur sombre verdure et voilaient à ses yeux ces paysages monotones où le soleil semblait verser en vain des flots de lumière ardente.

Il parvint néanmoins, — après avoir fait plus d'une fois fausse route, — à une misérable *posada* qui était marquée sur son itinéraire comme devant être sa dernière halte, et pour ainsi dire son quartier général. L'aspect n'en était pas attrayant; jamais plus discordant amas de charpentes déjetées et de murs gercés, fendillés, croulant de toutes parts, ne s'était offert à ses yeux. L'étable et la cuisine, le dortoir commun et la salle à manger, tout cela ne faisait qu'un. Chiens, porcs, chèvres et chrétiens, — sans parler de beaucoup d'autres animaux plus infimes, — y vivaient dans la plus touchante communauté, se mangeant un peu les uns les autres. Mais quoi? presque jamais, dans ces autres fumeux, on ne se réfugie que chassé par la tempête. Et quand la pluie tombe à torrents, lorsque le tonnerre charrie à grand bruit ses terreurs parmi les gorges retentissantes, le voyageur allamé, aveuglé par la brume, étourdi par l'ouragan, — qu'il soit marchand forain, contrebandier ou chasseur, — ne regarde pas de si près aux inconvéniens du gîte. Un morceau de pain noir, quelques branches de mélèze fumant et flambant sous l'âtre, un lit de fougère improvisé dans un coin, lui paraissent toujours assez bons.

L'auberge était tenue par des bohémiens. Au moins Lambert crut-il reconnaître le teint olivâtre, l'œil brillant, la physionomie indienne des Calorés. Ses hôtes le regardaient avec une malveillance évidente, craignant peut-être que sa présence, effrayant leurs clients habituels, ne désachalandât l'auberge. Cependant, lorsqu'il eut fait, comme dit Regnier,

.... Dans un écu retoire le soleil,

ces gens si rébarbatifs s'humanisèrent quelque peu. On découvrit, comme par miracle, qu'une chèvre avait du lait. Un jambon fumé sortit tout poudreux d'un appentis masqué par les solives du toit. Et comme Lambert avait avec lui sa gourde bien garnie de rhum, il put se dispenser d'avoir recours à la cave problématique de ses hôtes.

L'important pour lui était de leur faire comprendre qu'il voulait être réveillé sur les deux heures du matin, afin de se trouver, avant le jour, à l'entrée de certain défilé voisin, très-nettement indiqué sur son *Guide du Voyageur*; car, nonobstant l'envie qu'il aurait eue de ne pas céder au sommeil, il éprouvait l'absolu besoin de réparer ses forces, sa vie pouvant dépendre, le lendemain, d'un coup bien asséné, d'une étreinte plus ou moins vigoureuse, d'un pied plus ou moins sûrement posé sur les roches glissantes. D'un autre côté, comment se fier à ces *gitanos*, qui, s'ils pressentaient le moins du monde le motif de son séjour parmi eux, seraient plutôt disposés à l'endormir pour toujours qu'à le réveiller à l'heure dite?

Ses incertitudes, déjà fort grandes, allaient pourtant redoubler. En effet, tandis que, sur le seuil de la porte, il délibérait à part lui sur les dispositions probables de ses hôtes, une mule parut au plus prochain détour des sentiers qu'il avait suivis. Sur cette monture, d'aspect assez misérable, une femme était assise, dont la haute taille, les cheveux roides et luisants comme la crinière d'un noir coursier, le cou doré par le hâle lui étaient déjà bien connus.

« La Casdami! s'écria-t-il involontairement. Quelle rencontre maudite! .. »

C'était bien la farouche gitana; c'étaient ses yeux brillants et vagues, ses traits fins et droits, qu'on eût dit moulés dans le bronze; ses longs bras nerveux, ses haillons brodés et passequillés. Elle passa devant Lambert stupéfait, sans lui accorder la moindre attention, du moins en apparence. Et pourtant celui-ci crut voir un sourire sardonique relever les coins de ses lèvres de sphinx. Mais ce pouvait être une illusion. Du reste, la gitana, au-devant de laquelle les gens de la *posada* venaient d'accourir avec empressement, leur parlait dans sa langue mystérieuse, et Lambert étudiait sur leurs physionomies le sens, — peut-être menaçant pour lui, — de ces discours inintelligibles. Il fait bien convenir que l'arrivée de la Casdami, dans les circonstances où il se trouvait, n'était point d'un favorable augure. Ne pouvait-elle pas avoir été dépêchée sur ses traces pour donner l'alarme et contrecarrer ses projets? Était-il si improbable qu'elle vînt donner aux gitanos de l'endroit des instructions dangereuses pour le voyageur obligé de passer la nuit à leur merci? Moins que jamais, maintenant, il devait se fier à ces gens-là, et la position se compliquait d'une manière alarmante.

Lambert la jugea plus mauvaise encore lorsqu'il vit un petit garçon d'une douzaine d'années, — le fils de la maison, — prendre son bonnet catalan, sa *maquila* ou bâton navarrais, et se disposer à sortir. Cette manœuvre lui porta un tel ombrage, que, deux minutes durant, il débattit avec lui-même, si, le pistolet à la main, il n'entreprendrait pas de faire prisonniers tous ses hôtes, la Casdami comprise, et de les garder à vue jusqu'à son départ de l'auberge. Mais c'était là une résolution désespérée, dont les chances contraires, très-évidentes pour tout homme de bon sens, l'éloignèrent promptement.

Peut-être, après tout, la bohémienne ne savait-elle rien. Peut-être le hasard l'avait-t-il amenée. Et s'il en était ainsi, à quoi servirait une pareille incartade?. — Tandis qu'il hésitait, le *muchacho* partit d'un pas leste, et les honorables aubergistes, auxquels, pour les tâter indirectement, Lambert adressa deux ou trois fois la parole, lui répondirent à leur manière, — c'est-à-dire à grand renfort de gestes et de grimaces, — tout aussi respectueusement que par le passé.

Notre jeune homme n'aimait point les longues indécisions. L'idée lui vint qu'il en saurait plus long sur les intentions de la bohémienne s'il la forçait à rompre le silence. Elle était alors assise au coin du foyer, sur le bahut au sel, et dépêchait une écuelle de *gaspacho*. Lambert alla se planter droit devant elle, et, la regardant entre deux yeux :

« Casdami, lui dit-il de but en blanc, me reconnais-tu? » Elle leva les yeux, et, avec une singulière expression d'ironie :

« Ah! répondit-elle, tu sais mon nom, *jaracanalli*... Eh! bien, je te reconnais. Que veux-tu de moi?

— Deux choses : une chanson d'abord et ma bonne aventure ensuite.

— Une *gachapa*? J'en sais une dont tu reconnaîtras l'air. »

Et la Casdami se mit à chanter, toujours raillant :

Chala Malbum chingnerar (1),
Birandon, birandon, birandera
Chala Malbum chingnerar
No se bus trutera (ter).

— *No sé bus trutera*, répéta Lambert en fredonnant. Crois-tu donc que je ne reviendrai pas, et dès demain, à Céret?

— *No sé bas trutera... Qaien sabe, mi hijo?...* Mais, donne-moi ta main, et mets-y d'avance un *duro*, peut-être le *Bengue* me dira-t-il ce que tu dois espérer ou craindre. »

Le *Bengue*, non, pensa Lambert, mais toi peut-être, et sans t'en douter. Puis il tendit sa main à la Casdami. Elle la prit sans façon, et se mit à marmotter entre ses dents quelques infernales patenôtres, préliminaires indispensables de la *bahi*, ou bonne aventure.

« Cette ligne, *jaracanalli*, dit-elle ensuite, avec un sourire qui démasqua brusquement ses dents d'une blancheur éclatante, cette ligne ne te promet rien de bon... Tu cours de grands risques, et par ta faute.

— Peut-être ; mais cela n'était pas difficile à deviner.

— Tais-toi : n'interromps pas la *bahi*. Le *Bengue*, qui est là, derrière mon épaule gauche, me fait signe qu'il va te jeter le mauvais œil, si tu me coupes la parole encore une fois... Tu es en péril par ta faute, et c'est une femme qui t'y a mis... Cette femme est une Calée, une bohémienne comme moi... »

A présent, se dit Lambert, il me semble que je la nommerais sans peine.

« Et cette femme, continua la bohémienne, cette femme t'a promis des malheurs, la première fois que tu l'as vue... Allons, *paylo*, continua-t-elle, dédaignant de jouer plus longtemps une comédie dont elle voyait bien qu'il ne serait point dupe, remets ta main dans ta poche, et conviens que tu es à ma merci. »

Lambert ne put s'empêcher de frissonner lorsqu'il s'entendit apostrophé ainsi, d'une voix grave et avec un geste de mépris, par la bohémienne, qui s'était dressée tout à coup sur ses pieds, et le regardait face à face. Mais, après cet imperceptible symptôme de faiblesse, il reprit toute son énergie.

« A ta merci, moi!... c'est ce que nous verrons. En attendant, *muchacha*, n'essaye pas de me faire peur ; tu perdrais ton temps et ta peine. Voici du rhum : en veux-tu boire? »

La Casdami n'avait pas cessé de le fixer avec la même expression impérieuse et dure. Tout à coup ses traits se relâchèrent; elle éclata de rire, et, frappant sur l'épaule de Lambert :

« Un brave, un brave! s'écria-t-elle... Tout va bien... passe-moi ta gourde. »

La transition était brusque, et le contraste allait devenir plus complet. Quelques minutes après, le rhum produisant son effet, exaltée par son voyage au grand soleil, par cette liqueur dont elle n'avait pas calculé la puissance, et peut-être aussi par l'approche de quelque événement longtemps attendu, longtemps préparé, la Casdami éprouva comme un accès de fièvre nerveuse.

La nuit, sur ces entrefaites, était venue. Une chandelle de résine, collée au fond de l'âtre et jetant autour d'elle une fumée pénétrante, éclairait mal les coins et recoins de ce vaste chenil. La Casdami l'arpentait dans tous les sens, murmurant des paroles incohérentes, tantôt en catalan, tantôt en *chipe calli*, — l'idiome des gitanos, — quelquefois en français. Des lambeaux de chansons bohêmes erraient sur ses lèvres pâles. Lambert l'observait avec curiosité, persuadé qu'il saisirait, à travers ce flot désordonné de paroles et de pensées, quelque indice des intentions bonnes ou mauvaises que la bohémienne pouvait avoir eues, soit en dénonçant un de ses frères, soit en l'attirant, lui, Lambert, dans une espèce de guet-apens. Les gens de l'auberge, étonnés d'abord, avaient fini par s'endormir, l'un après l'autre, sur leur tas de fougère et leurs peaux de loup. Quelquefois, dans son monologue insensé, la Casdami s'adressait à elle-même, quelquefois à Lambert, toujours assis, immobile et, par contenance, les yeux fixés sur les cendres où deux tisons fumeux achevaient de s'éteindre.

« Ah, ha! *miñon* (2), tu ne connais pas encore les Flamandes de Rome (les bohémiennes)... Habillées de laine, mais non pas brebis... Un an, deux ans, trois ans... trois petites années de patience... mais aussi : *Mañana sara otro dia*... tu es brave, *paylo*... tu es brave et tu as un bras de fer... Un vrai *jaque* de Séville... Gare à toi, l'autre... *mañana, mañana!*... Et du couteau, sais-tu en jouer, blondin de malheur? »

A ces mots, elle arracha d'un gros pain noir, où elle était lichée, une *navaja* large et pointue. Lambert tourna la tête, et, sans faire semblant de rien, ne perdit pas de vue, à partir de cet instant, les mouvements suspects de son étrange alliée.

« On la prend ainsi, les deux doigts à la naissance de la lame... le bras en arrière... une, deux... gageons qu'elle traverse... trois!... »

Le couteau, lancé comme une flèche, tremblait déjà dans le chêne épais de la porte.

« Fais cela, *libipendi* ; fais cela, si tu peux... il le fait bien, lui... Écoute, Pepindorio, reprit-elle, s'adressant à un personnage absent qu'elle semblait voir dans les ténèbres, ce n'est pas ma faute... Suis-je une *arañi*, moi? suis-je une *pallia*?... (une dame riche et noble). Ah! la Casdami, vaillante fille!... Elle avait un *rom*... un vrai *rom*, brave et rusé... une autre en a fait son *minchorro* (son amant)... Bah! la petite! on vous en donnera, des Calorès... la noce à bientôt... Achetez les confitures, chargez les pistolets ; faites venir les musiciens!... Un rom, deux roms, trois roms ; combien en veux-tu, ma fille?... mais le vieux d'abord... C'est arrangé, *esto ha de ser.* »

(1) Le lecteur voudra bien reconnaître ici la version bohémienne de : *Malbrouk s'en va-t-en guerre.*

(2) C'est le nom que portent, en Navarre, les soldats d'un corps franc, employés comme gardes-côtes.

La Casdami s'arrêta tout à coup, comme effrayée elle-même de ces éclats sinistres.

« *Min chaboro*, dit-elle à Lambert, le doigt posé sur son front, la bohémienne est folle... mais ne crains rien... Nous chassons ensemble... Voilà qui est nouveau, n'est-ce pas? »

Puis, avec un sourire ambigu :

« Ce n'est pas l'embarras, cela finira mal... laisse-moi te dire la *bahi*... Voyons... lève les yeux... oui, c'est cela... toi, aujourd'hui ; lui, demain ; et ma foi, mon petit, le *Bengue* pour tous... Je crois pourtant que je te tuerai... »

Elle s'arrêta, passa la main sur son front couvert de sueur, et se mit à chanter sur un ton très-bas :

Toda la erachi pirando
Emposuno, emposuno ;
Con las acais pincherando
Para dicar el busno,
Que le dincle con el chulo.

Toute la nuit, sans rien dire, j'ai tourné, tourné, tourné, guettant avec mes yeux pour voir ce chien de chrétien, et l'éventrer avec mon couteau.

Lambert lui demanda la traduction de ce couplet, qu'elle lui donna d'un air distrait. Ses divagations recommencèrent ensuite, mais plutôt tristes et plaintives. Elle s'était assise, ou pour mieux dire accroupie dans un angle obscur, où, la tête entre ses genoux, elle parlait et chantait d'une voix étouffée :

Me chalo de mi quer.
En l'alicha m'ust a laron.
Ampenado de los Busnes
Este Calo ha sinado.

Je suis sorti de chez moi. Ils m'ont mis dans un cachot. Voilà le chef bohême arrêté par des chrétiens.

Ah! continua-t-elle en soupirant... Pepindorio, Pepindorio! que t'ai-je fait?... dis-le moi! —

Si pasaras por la cangri
Trin bergis despues de mi mular,
Si araqueras por min nas
Respondiera mi cocal.

Si tu passais près de ma tombe trois années après ma mort, et si tu prononçais mon nom, mon squelette répondrait.

Si tu te romendinaras
Y io lo supiera
Io vesteria todo min trupos,
De bayeta negra.

Si tu te remariais, — et que je vinsse à l'apprendre, — je couvrirais mes os, — d'un linceul noir.

Peu à peu la voix de la bohémienne avait faibli. Elle murmurait à peine quelques mots séparés par de longs intervalles. Bref, elle s'endormait ou allait s'endormir, quand on entendit, à quelque distance, une espèce d'aboiement, suivi d'un coup de sifflet.

Elle se redressa vivement alors. « Ils viennent! » dit-elle à Lambert.

Lambert ne fit qu'un bond de sa place à la table sur laquelle ses armes étaient posées, et de là s'élança vers la porte. Le rire strident et moqueur de la Casdami le cloua sur place.

« *Chachèpe!* c'est cela!... tue-les, vaillante égée!

— Ohé! Lambert, êtes-vous par ici? » cria une voix d'homme en très-bon français.

Lambert ouvrit la porte, et vit, au clair de lune, le fusil sur l'épaule, et traînant un peu la jambe, un de ses collègues, que le petit bohémien était allé chercher au fond des gorges où ce brave homme eût risqué de s'égarer, sans cette charitable précaution.

Avons-nous besoin de dire que pareil secours, en pareille occurrence, ne pouvait être mal venu? D'ailleurs, le bon vouloir de la bohémienne endiablée, très-douteux jusqu'alors, semblait à peu près garanti par l'assistance indirecte qu'elle venait de prêter à Lambert, et dont il lui eût été fort reconnaissant, s'il n'avait entrevu que c'était là, de manière ou d'autre, un service intéressé.

Nous regrettons fort, pour ceux de nos lecteurs qui aiment les scènes tragiques, les péripéties d'un combat acharné, de n'avoir rien que de très-vulgaire à leur conter sur la rencontre des deux douaniers et du contrebandier Antonio. Le fait est que l'*action* ne dura pas trois minutes, et ne coûta pas une goutte de sang.

Le bohémien arrivait, sur les trois heures du matin, à l'issue de la *sierra*, lorsqu'à travers la brume il distingua la silhouette d'un habit vert, ce qui ne laissa pas de l'étonner. Il voulut aussitôt battre en retraite ; mais la route, — une rampe taillée dans le roc vif, — n'était pas très-large, et il vit que la retraite lui était coupée par un second douanier, la carabine en avant. De la sorte, ils pouvaient être vingt : et d'ailleurs, contre deux gaillards bien armés et résolus, la partie, déjà, n'était point égale. Antonio prit à l'instant même son parti. Son couteau, qu'il avait tiré de sa ceinture à la première alarme, lui servit à couper lestement les deux courroies qui retenaient sur son dos une balle bien garnie. Elle tomba par terre, et d'un coup de talon il l'envoya dans un précipice, où peu de gens se seraient volontiers hasardés à l'aller querir. Huit à dix mille francs de belles dentelles périrent ainsi, qui eussent figuré à merveille dans le trousseau d'une jeune mariée.

Après ce bel exploit, maître Antonio, débarrassé de tout objet prohibé, aurait pu narguer les deux douaniers, et pass r librement, à leur barbe, sur le grand chemin du roi ; mais, par malheur, il avait roulé autour de son corps quelques volants, quelques mantilles supplémentaires, et il fallut bien se résigner à subir les conséquences du flagrant délit.

Jusque-là rien de bien terrible. Paraître en police correctionnelle et s'entendre condamner à quelques cents francs d'amende, n'aggravait pas de beaucoup le malheur, beaucoup plus redouté, d'avoir perdu à ses commettants la plus belle cargaison qu'ils lui eussent confiée depuis longtemps.

Quand il fut plus ou moins réconcilié avec cette désespérante idée, Antonio prit aisément son parti, du reste, et sa philosophie pratique brillait encore du plus vif éclat, lorsque les Habits-Verts et leur prise arrivèrent à la *posada*.

Là ce beau sang-froid fut mis à une rude épreuve. La Casdami était tranquille, nest installée sur un banc, près de la table, accoudée, et le menton sur la main. A la vue d'Antonio une légère rougeur vint colorer son front, et ses yeux lancèrent un éclair. Mais elle ne prononça pas une seule parole.

Antonio ne fut pas si réservé. Une volée d'atroces injures, toutes en rommany de bon aloi, sortit de ses lèvres écumantes. Il les aurait adressées à un bloc de pierre, à une statue de sel, à un cadavre, qu'elles auraient absolument produit, en apparence du moins, la même impression. La Casdami les écouta paisiblement, coupa un gros morceau de pain, mit sur une assiette une tranche de jambon, et vint humblement présenter le tout au prisonnier. Celui-ci, comme elle approchait de lui, fit mine de l'éventrer d'un coup de pied : ce à quoi Lambert dut mettre bon ordre, et pourtant, au fond, il trouvait le procédé justifiable, encore qu'un peu vif.

Car il lui était démontré qu'Antonio le contrebandier, et Pepindorio (1) le mari peu fidèle, étaient un seul et même personnage indignement vendu à la justice par une épouse irritée.

La halte ne fut pas longue. Et la Casdami voulait repartir avec les trois voyageurs. Mais, outre le scandale, son escorte pouvait avoir de graves inconvénients, et Lambert lui signifia qu'il ne lui permettrait pas de les accompagner. Antonio l'en remercia du regard. La Casdami surprit ce témoignage de reconnaissance, qui la blessa vivement, et comme pour en punir son *rom*, elle lui adressa deux ou trois phrases, où les deux douaniers ne comprirent absolument rien. En revanche elles produisirent sur Pepindorio l'effet d'une décharge électrique. Ses dents se serrèrent, il se frappa convulsivement le front, et se leva, si clairement décidé à tuer sa femme, qu'il fallut, pour la sauver de sa fureur, le garrotter bel et bien.

Elle avait eu peur un moment ; mais, le danger passé, son infernale gaieté reprit le dessus. Quand ils partirent, elle chantait.

La suite au prochain numéro. O. N.

Une route en Norvége.

EXCURSION AU VORING'S FOSS.

D'APRÈS LES DESSINS DE M. ADALBERT DE BEAUMONT.

Après un séjour d'une semaine dans la jolie ville de *Bergen*, où chaque soir nous avions eu le beau spectacle des aurores et des couronnes boréales, nous (2) résolûmes de partir pour *Christiania*, en nous enfonçant à travers les golfes et les montagnes ; seule manière de voir et de comprendre la chaîne si curieuse et si peu fréquentée des Alpes scandinaves.

Notre itinéraire était tracé sur la carte par le golfe de *Hardanger*, un des plus profonds et des plus vastes de la Norvége, et qu'on peut y voir dessiné comme une racine d'arbre qui s'enfonce jusqu'à quarante lieues dans le cœur de ces hautes montagnes. Pour y arriver, il faut, à cheval, trois ou quatre heures environ. C'était jour de marché à Bergen, de sorte que la route fut égayée par un grand nombre de paysans, chargés de poissons et de gibier, se dirigeant vers la ville. La culotte et la veste de *vadmel* blanche des hommes, avec les bas écarlates ; les bonnets à cornes en toile empesée des femmes ; les tailles courtes et les jupons plissés, bordés de galons d'or ; puis la différence des formes et des couleurs, suivant les vallées d'où ils sortent, donnent aux costumes norvégiens une variété qu'on ne trouve plus guère ailleurs en Europe.

Après avoir traversé une épaisse forêt, on entre dans une prairie qui s'étend jusqu'au bord de la mer. Là, vers la gauche, s'élèvent des tumulos antiques ; les fouilles ont fait découvrir, dans un des cercueils de pierre que l'on y voit encore, des objets assez précieux ayant appartenu aux héros scandinaves, et qui sont maintenant au Musée de Bergen.

A quelques pas de ces ruines, est groupé le joli village de *Lyse*, à l'entrée des golfes de *Somnager* et *Bjorne*, qu'on traverse pour arriver dans le Hardanger fjord. Après un frugal repas dans la cabane de pêcheur qui domine la mer et y descend par un escalier, nous montâmes dans une légère embarcation. Derrière nous, le *Lyse-Gaard* fuyait avec ses murailles rouges, avec son petit port où se balançaient sur l'eau quelques barques à voiles brunes. Devant nous, les rivages abruptes du fjord, dont l'aspect est gigantesque, s'élargissaient de plus en plus, et laissaient voir de temps à autre la pleine mer entre les interstices des rochers. Du fond de l'eau se dressaient, comme les ruines d'un temple antique, des îlots couronnés d'arbres ; gigantesques colonnes de *gneiss*, dont la tête plus large que la base disait le long travail des flots et annonçait une chute prochaine.

Les aigles pêcheurs et les faucons blancs de Norvége planaient incessamment sur ces cimes aiguës.

Après quatre heures de navigation favorable, nous entrâmes dans l'étroit défilé de *Hase*, ou *Dlye*, formé par le continent et l'île de *Fysnæs*. Ce canal, creusé entre deux murailles perpendiculaires, et couronné d'arbres de toute espèce, conduit au grand fjord de *Hardanger*. Une cabane de pêcheurs, pittoresquement posée sur un roc qui dominait le golfe de plus de 100 pieds, nous offrit son abri pour la nuit, qui allait bientôt couvrir ces écueils et les rendre dangereux. Déjà le soleil avait disparu, et on voyait de minute en minute sa pourpre brûlante s'éteindre dans les flots. On est ici, dans cette Norvége sauvage et inconnue, tout à fait en

(1) Pepindorio et Antonio sont véritablement le même nom, en langue chrétienne et en chipe calli.

(2) L'auteur de cet article faisait un voyage en Scandinavie avec deux compatriotes, le baron de Châteaubourg et le baron Sibuet.

dehors de la grande route de *Trondhjem*, route déjà quelque peu décrite, et sans contredit beaucoup moins pittoresque que ces vallées ignorées.

Si cet endroit nous a laissé d'agréables souvenirs, nous ne saurions en dire autant de l'auberge et surtout de l'aubergiste, véritable type de ce caractère norvégien, aujourd'hui flibustier dans ses montagnes, comme jadis il l'était sur mer. Ici, pour rien au monde, on ne voudrait vous voler, comme on le fait en Espagne ou en Italie, en vous mettant le couteau sous la gorge; mais on vous déclare qu'il est impossible de trouver des bateaux, des rameurs, et même de quoi manger, à moins de payer un prix fabuleux, et force

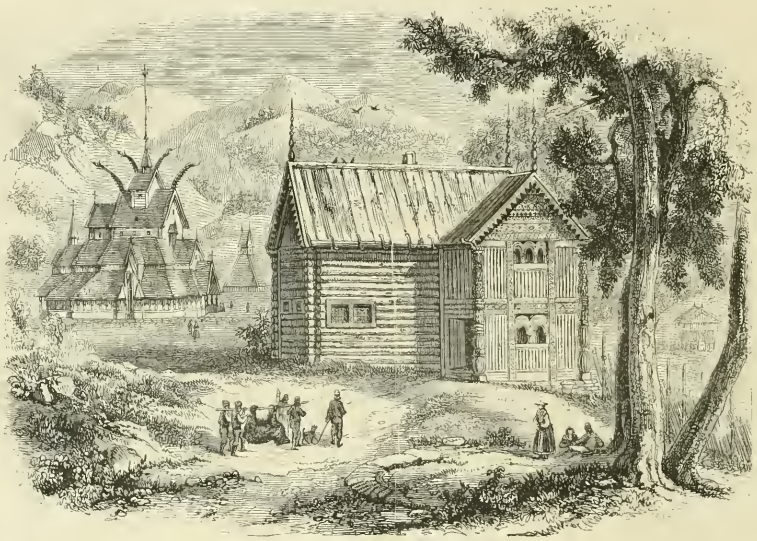
Une route en Norvége. — La ville de Bergen.

Une route en Norvége. — Golfe d'Hardanger.

vous est bien d'en passer par les conditions qu'on vous fait.

Plus on avance dans ce magnifique fleuve marin de Hardanger, plus il se contourne et se ramifie; c'est comme une rue principale, à laquelle viennent aboutir des rues plus étroites; et, sans la hauteur de ces murailles si bien tranchées, on dirait, à voir la régularité des plans, un travail exécuté par les hommes.

Nous avions quitté le *Hardanger-fjord* pour entrer dans celui de *Samler*, qui en est la continuation directe. Après quelques heures de navigation, nous nous trouvâmes dans une impasse; nos bateliers s'étaient trompés; au lieu de nous conduire à *Kinservig*, église principale et prévôté de canton, ils avaient pris le *Graven's fjord*, étroit embranchement qui se termine par un cirque de rochers couronné de glaces, et d'où s'élancent trois ou quatre cascades énormes. Il fallut revenir sur nos pas, mais je fus charmé d'avoir vu cette extrémité de golfe, car nulle part on ne peut mieux comprendre et s'expliquer la cause et l'origine des fjords.



Une route en Norvége. — Église et chalet norvégiens.

Le mot *fjord* ne peut se traduire en français, car l'expression de *golfe* ne saurait représenter ces vallées d'eau salée, ces avenues de montagnes qui communiquent avec la pleine mer, quoiqu'elles en soient éloignées souvent de plus de cinquante lieues. On ne peut comprendre le sens exact de ce mot qu'en expliquant les causes, observées sur les lieux, de la formation de ces crevasses profondes qui caractérisent si particulièrement cette chaîne de montagnes.

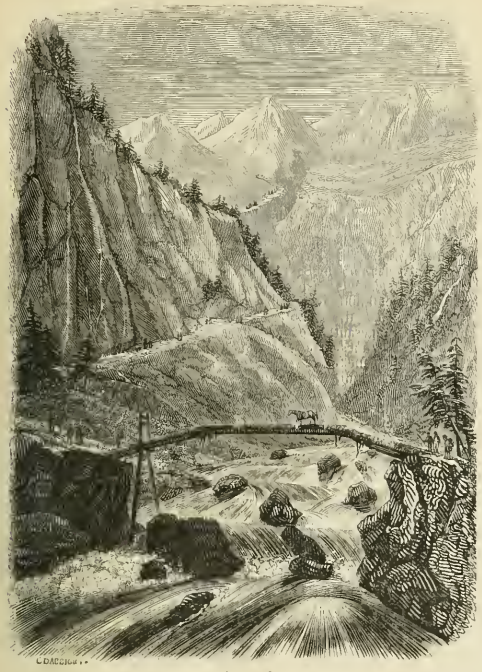
On sait que la Norvége, ou chaîne des Alpes scandinaves, partant du cap *Nord* et venant mourir presque au détroit du *Sund*, borde continuellement les océans Glacial et Atlantique dans une longueur de 500 lieues. Il y a donc un versant qui tombe dans les flots, tandis que l'autre s'abaisse vers la Suède; digue immense élevée pour défendre la presqu'île scandinave contre la violence de ces mers furieuses. Maintenant, à cette description de la forme principale, ajoutons la description des causes qui l'altèrent ou l'embellissent, et donnent, en un mot, des traits si exceptionnels à ce beau pays.

Une route en Norvége. — Costumes norvégiens.

Qu'on se figure donc cinq cents lieues de montagnes encombrées de neige pendant huit mois, puis un soleil qui, apparaissant tout à coup, ne quitte plus l'horizon ni jour ni nuit; un soleil brûlant et continuel luttant avec les glaces d'un hiver sans fin. De ce combat on comprend quels grands spectacles doivent naître. Alors, les fleuves suspendus reprennent leur violence; ils brisent, renversent, emportent tout, et forment ces chutes gigantesques dont aucun pays du monde ne saurait donner idée. Ces gouffres et ces ravins profonds, où maintenant le regard se perd, l'eau les comble alors; ces rochers, que les forces si puissantes de la mécanique ne feraient pas mouvoir, l'eau les roule comme des grains de sable; et ces vastes abîmes qu'on croirait entr'ouverts par une convulsion du globe, c'est l'eau qui les a creusés, l'eau plus puissante que la poudre et l'acier, parce que sa force, c'est la constance, et la constance c'est le temps qui vient à bout de tout!!!

Ainsi déchirées, jusque dans leurs entrailles, par ce ravage intérieur, par ces fleuves qui, partis des cimes glacées, se dirigent tous parallèlement vers la mer, les Alpes scandinaves donnent alors accès aux vagues d'un océan furieux qui les minent en sens contraire.

On voit donc, d'un côté la mer frappant sans relâche son adversaire inerte et s'avançant victorieuse : c'est le triomphe du mouvement sur l'inertie; de l'autre les cascades, produit des immenses accumulations de neige de l'hiver, qui s'élancent des sommets, forment les torrents qui creusent les vallées, les entraînent à leur suite et vont rejoindre, chargés de dépouilles, cet océan qui les attire. C'est ainsi que ces deux ennemis, luttant pour la même cause, se rejoignent bientôt, puis envahissent tous les endroits plats, remplacent les vallées, et forment ces longs canaux, ces corridors étroits, ces rues tortueuses qui font de ce pays un pays sans pareil.



Une route en Norvége. — Le pont de Lunt.

Une route en Norvége. — Le Chaos, route de la chute du Voring's-Foss.

Ce sont ces canaux creusés jusqu'au cœur des plus hautes montagnes, ayant pour origine et pour cause les cascades et la mer, qui prennent le nom de *fjord*.

Le Samler-fjord, à l'endroit où il tourne pour aller à Kinservig, est d'une grande largeur et ne se trouve encaissé que du côté gauche, par un haut rempart dont les rocs semblent vivaces, la pierre fertile, tant ils sont couverts de plantes, de bosquets et de jardins naturels qui s'élèvent d'étage en étage comme une route de fleurs pour conduire au ciel. A droite, au contraire, des bandes de rochers blancs comme la neige forment un immense escalier qui monte insensiblement jusqu'aux cimes. Ni dans les Alpes, ni dans les Pyrénées, ni dans les Apennins, ni dans les montagnes d'Afrique ou d'Asie, je n'ai vu de paysage plus riche, plus grand, plus austère en même temps.

A l'heure où je l'admirais, le soleil glissait lentement derrière un pic de glace, et plus il s'abaissait, plus l'air retrouvait sa transparence; tout le fond et le côté gauche du fjord étaient plongés dans l'ombre, tandis que du côté opposé le soleil réfléchi dans l'eau produisait un mirage si éblouissant, qu'on ne pouvait le fixer; c'était un fleuve d'or, roulant entre deux rivages d'azur.

A chaque détour de rochers, des troupes de cygnes fuyaient devant nous, disparaissant dans les brumes violettes; quelquefois cependant, notre barque passait au milieu d'eux sans les effrayer, et ils restaient là tranquilles, détirant voluptueusement leurs blanches ailes, et se poursuivant par amour ou par jalousie.

Bientôt nous fûmes à l'endroit où le golfe se bifurque en deux branches égales, l'une qui se nomme *Eid-fjord*, l'autre, le *Sor-fjord*, à l'entrée duquel est *Kinservig-Kirker*. Le soleil avait disparu depuis quelque temps, et cependant le ciel devenait plus clair à mesure que le jour baissait. Je m'attendais à voir une aurore boréale, comme cela arrive si souvent en automne, mais c'était un de ces effets qu'on nomme *lumière zodiacale*. Elle était répandue par les signes que le soleil doit parcourir; ce chemin lumineux se darde vers les pléiades et semble les toucher; sa forme est un sphéroïde aplati et lenticulaire; mais, comme on la voit de profil, elle apparaît sous la figure d'un fuseau. En la regardant avec une lunette on y voir pétiller de petites étincelles. Quelquefois elle est d'un rose pur et charmant.

Une route en Norvége. — Chute du Voring's-Foss

A onze heures du soir, nous naviguions encore, la tranquillité de l'air ayant interdit l'usage de la voile. Sous cette couronne phosphorescente, la cime des montagnes demeurait empreinte de lueurs qui semblaient oubliées par la nuit. Quelques glaciers très-élevés, reflétant mieux ces feux boréaux, se dressaient comme des phares dans ces clartés pâles, tandis que leurs bases, et le golfe où elles plongent, étaient dans la nuit; on eût dit des flammes de bengale illuminant les neiges éclatantes.

Vous tous, qui aimez la clarté mystérieuse de la lune, c'est sous ce flambeau du pôle que vous seriez enivrés par la nuit; c'est dans ces grandes solitudes que vous chercheriez à comprendre les plaintes mélancoliques du vent, le chant de la cascade, et les mots inarticulés qui sortent du bouillonnement des flots.

J'étais plongé dans cet engourdissement que donnent le calme et le frais du soir, lorsque le tintement limpide d'une cloche dirigea mes regards vers un promontoire où deux fenêtres éclairées dans l'endroit sombre du rivage produisaient l'effet le plus fantastique. On eût dit les yeux ardents d'un monstre accroupi dans l'angle du rocher. C'était l'église principale et le presbytère de Kinservig.

Un vieillard aveugle vint au-devant de nous, appuyé sur une longue canne, et nous dit en bon français : « Mes seigneurs, salut! vous êtes les bienvenus, et tout ce qui est ici vous appartient. » — C'était le révérend *Hertzberg*, prévôt de Hardanger et curé de Kinservig, qui nous offrait ainsi l'hospitalité antique. Il nous fit conduire dans deux vastes et belles chambres, où le thé nous fut servi, et nous allâmes ensuite nous reposer dans des lits délicieux.

Le lendemain, dès le matin, notre hôte vénérable vint nous rendre visite; cet homme perdu dans les solitudes de

la Norvége, en dehors de toute communication, n'ayant de rapport qu'avec les paysans ses paroissiens, est un des hommes les plus instruits et les plus distingués de son pays. Je l'interrogeai sur les grandes chutes ou *fossen* qui sont indiquées sur la carte, tout près de Kinservig. Il m'expliqua la route à suivre, et après le déjeuner je partis avec un de mes compagnons de voyage, le baron de Châteaubourg, et notre interprète. Le jour était superbe, et le vaste fjord nous paraissait sans fin, à travers la brume colorée de l'horizon. Notre barque, conduite par quatre rameurs jeunes et vigoureux, voguait sans secousse, tant les eaux étaient calmes et la brise légère; et nous, couchés sur les branchages parfumés du bouleau, nous admirions les beautés de l'Eid-fjord; décoration toujours nouvelle de quelque côté qu'on se tourne; paysages qu'on croirait inventés, tant la forme en est grande et neuve, et la couleur éclatante. Figurez-vous donc ces crêtes aiguës couvertes de glaciers, ces murailles droites d'où s'élancent d'abondantes cascades, ces terrasses supportant d'autres terrasses où croissent des forêts vierges, si jamais il en fut, car ici l'homme n'a pu les atteindre. Ces différents étages de sapins noirs et de bouleaux dorés drapent les rochers de nuances délicieuses, surtout lorsqu'ils sont éclairés par ce beau soleil, sous ce ciel vaporeux, cet air ambiant qui éloigne les objets les plus près, et les fait paraître violets comme des fleurs de lilas. Souvent dans ces rochers gigantesques on trouve des escaliers sans fin qui semblent conduire à des palais inachevés, ou bien des colonnades de marbre jaune et doré par les eaux ferrugineuses qui rappellent les temples égyptiens. Représentez-vous enfin ces cavernes, ces palais, ces portiques, ces forêts séculaires, ces dômes de cristal, ces murailles d'argent, baignés et réfléchis par une mer éblouissante et si unie, que ce mirage double tout le paysage. Aussi l'imagination des habitants est-elle fortement empreinte du merveilleux de cette terre et de ce ciel. Vents aimantés, aurores boréales, soleil de nuit et lune de jour, feux follets, brouillards colorés, en un mot, tous ces phénomènes que le pôle seul peut offrir, suffisent à expliquer ces récits fantastiques de sorciers, de fantômes, de nains et de géants, êtres surnaturels ou exagérés, dont la terreur semble toujours le mobile, et qui abondent en Scandinavie. Ici, c'est le palais de l'homme vert, à la chevelure d'argent; espèce de sirène mâle, il chante sur sa lyre d'or des hymnes à la lune, et sa voix délicieuse attire près de lui les jeunes filles; son regard magnétique leur est funeste, et bientôt elles disparaissent pour faire partie de son harem; leur rôle alors est de se promener la nuit et d'entraîner par mille séductions les voyageurs attardés. Plus loin, sous cette arcade sombre, se cache le *mone marin*, dont la bouffonne légende semble empruntée à l'histoire du dieu de *Lampsaque*; puis, dans ces forêts, dansent les femmes vertes, ces *wolis* qu'un ballet de notre Opéra a fait connaître au public. Dans ces grottes, on trouve aussi le grand serpent de mer, la terreur des matelots norvégiens; mais on n'en finirait pas avec ces fabuleux récits, qui sont, je le répète, en harmonie parfaite avec cette nature exceptionnelle.

A la fin du jour seulement, nous atteignîmes l'extrémité du golfe, au hameau de *Vige grand*, *Vige sur terre*, situé au bord de la mer, à six lieues de Kinservig. Un souper de lait et de pommes de terre, car le pain y est inconnu, et un lit de paille, dans une cabane, furent tout ce que nous y trouvâmes pour attendre le lendemain.

Les guides et les chevaux étaient commandés d'avance pour la fatigante excursion de Voring's Foss, et dès le point du jour nous nous mîmes en mouvement. C'était dimanche; les costumes de toute la vallée, réunis auprès de l'église, se montraient dans leur plus vif éclat. Les femmes, avec le corsage de vadmel pourpre, galonné d'or, la jupe noire à côte, les cheveux nattés avec des rubans d'or, les bas écarlates et les souliers découverts. Les hommes avec leurs longs cheveux, la calotte grecque et la veste blanche en forme de tunique.

En attendant le départ, j'eus le temps de prendre des croquis; et les dessins que je joins ici donneront une idée de l'élégance des costumes, de la singulière architecture, presque chinoise, des églises entièrement construites en bois, et aussi des *gaards*, ou habitations principales des paysans norvégiens.

Après une demi-heure de marche on se trouve sur la rive d'un lac sauvage, abordable seulement à ses deux extrémités et enfermé dans de si hauts remparts, qu'il n'y a aucun autre moyen d'arriver sur le bord opposé que de traverser en barque; c'était le plus beau bassin que j'eusse encore vu dans ces montagnes; les vallées parcourues jusqu'alors ne m'avaient rien présenté de pareil, pour la grandeur, la fierté, l'unité des formes; et mon étonnement à la vue de ces rochers, d'une seule pièce depuis la base jusqu'à la cime, sans fissures ni défectuosités, croissait à mesure que j'en observais la dimension. On donne le nom de *Syssen-Soe* (lac de Syssen) à ce réservoir. C'est un entonnoir véritable, sur les parois duquel glissent tout autour des cascades qui ne font que les polir sans les entamer; cette nappe d'eau, qui les recouvre, s'arrête et se glace en hiver, et rien n'est plus beau, dit-on, que cette vallée de cristal.

Prévenus d'avance, les bateliers nous attendaient, et nous entrâmes dans un bac, ou, pour mieux dire, un radeau, avec nos trois chevaux; ce qui le rendit si lourd, que les deux rameurs purent difficilement le mettre en mouvement.

Après trois quarts d'heure de navigation, on arrive de l'autre côté sur une plage unie et sablonneuse, parsemée de blocs erratifs. Un peu au delà se trouve le hameau de *Lund*, situé à l'entrée des gorges de *Voring* et d'*Hjelmo*, d'où sortent les deux torrents qui forment le lac. Celle de face est l'*Hjelmo-dal*, vallée d'Hjelmo, à l'extrémité de laquelle tombent les belles cascades de *Vedal* et *Valhas*. Plus gracieuses et pittoresquement situées qu'extraordinaires, elles ne sauraient se comparer au Voring's-Foss, vers lequel nous engageons le voyageur qui n'aurait pas le temps nécessaire ou favorable à tourner ses pas sans hésiter.

Pour pénétrer dans le Voring-dal, il faut surmonter un vaste éboulement détaché, comme on le voit, des flancs entamés de la montagne voisine; puis, ensuite, redescendre au bord du torrent par un escalier creusé dans le roc et des plus dangereux. Après une assez forte montée, on arrive à un pont qui mérite une description particulière : c'est le pont de *Lund*; il est fait en trois morceaux; deux troncs de sapin s'avancent de chaque rive au-dessus du torrent, et sont réunis par d'autres sapins posés dessus; des quartiers de rochers placés sur la portion de ces poutres qui est sur le terrain, font contre-poids à la partie qui se trouve au-dessus du vide; puis des cordes lient la portion du milieu aux deux autres. Le dessin que nous en donnons fera mieux comprendre ce singulier assemblage de perches et de cordes qui semble construit pour des acrobates, et dont la force et l'équilibre mettraient en défaut toutes les notions de statique.

Il est véritablement effrayant de se trouver ainsi élevé à cinquante pieds au-dessus du torrent mugissant, soutenu par ce plancher à jour, large de deux pieds à peine, et qui se balance de droite et de gauche, sous le poids qui le charge, comme la branche trop faible sous l'oiseau qui s'y perche; mais l'oiseau a ses ailes pour fuir lorsque la branche casse, tandis que le pauvre bipède qui rampe si misérablement sur cette terre, malgré toute sa fière audace en maintes circonstance, se trouve fort sot en sentant le vide sous ses pieds maladroits. Tels nous étions ici, bêtes et hommes; et ce n'était rien encore en comparaison des passages dangereux et pénibles qu'il nous restait à franchir, et qu'on ne saurait comparer à aucun des plus difficiles des montagnes connues, lorsqu'il s'agit de les franchir à cheval.

Plus on avance, plus la gorge devient sauvage; tantôt le sentier disparaît sur le roc vif et glissant, tantôt il s'enfonce sous des marécages perfides. Dans des fondrières des plus dangereuses, des troncs d'arbres couchés aident les chevaux à surmonter le péril, mais non sans des chutes continuelles. Si on quitte ces dos de rochers ou ces marécages, c'est alors pour entrer dans un sentier de pierres roulantes, en sorte que partout on marche avec la plus grande lenteur.

Enfin, nous arrivâmes au milieu d'un chaos, vaste écroulement de la montagne, sur une pente rapide et qu'il faut gravir par un escalier aussi curieux que pittoresque. Les degrés sont faits de morceaux de schistes irréguliers, apportés là pour remplir les espaces et permettre d'atteindre d'un bloc à un autre. Il faut voir avec quelle adresse les chevaux placent leurs pieds dans l'endroit de la pierre creusé peu à peu par les pieds précédents, et ne s'élancent qu'après avoir bien assuré leur centre de gravité. Ici tout est de pierre; la végétation a disparu sous ces décombres, et c'est à peine si une touffe d'herbe ou un bouleau rabougri offre çà et là quelque verdure, pour montrer qu'on n'a pas encore atteint les hauteurs où il lui est défendu de vivre. Tantôt il faut passer sous deux rochers appuyés l'un sur l'autre comme deux athlètes d'une force égale qui se tiennent en suspens; tantôt dans un défilé tellement étroit que, si le corps du cheval peut passer par cette ouverture, les jambes du cavalier courent grand risque d'y rester; tandis qu'il est occupé à les presser le long de la selle, il ne s'aperçoit pas que le cheval s'est élevé d'une marche, et, sans un cri du guide pour l'avertir de se courber sur l'arçon, il aurait la tête brisée contre la voûte de pierre. Tous les blocs de ce chaos sont entassés dans un tel équilibre, qu'ils paraissent encore rouler. Dans les pans de la montagne qu'on retrouve plus haut, on voit de profondes crevasses qui annoncent des éboulements prochains, continuels; lourdes et effroyables avalanches qu'une main invisible semble retenir pour vous donner le temps de passer.

En quittant ce chaos, on retrouve le torrent dans une vallée entièrement nue. Deux chalets misérables sont élevés là, sur ces ruines, dans ce climat toujours sévère, sous des cieux souvent attristés.

On traverse une dernière fois le torrent sur un de ces ponts infernaux, et on se trouve au fond d'une gorge d'où il semble impossible de sortir. On ne découvre qu'une seule ouverture à gauche, mais si complétement occupée par le torrent en fureur, qu'on ne peut songer à s'avancer de ce côté. En face est la montagne à pic, toute en démolition, où il paraît impossible, même à une chèvre, d'y grimper sans mettre en mouvement les avalanches de pierre; et cependant c'est là qu'il s'agit de gravir, au milieu de ces éboulements que vous lancent les *Trolltindern*, génies malfaisants, habitant les roches sauvages, et qui n'aiment pas qu'on visite leur demeure.

Ce n'est qu'après avoir commencé l'escalade qu'on découvre le sentier, zigzag si tourmenté, que je comptai dans un court espace vingt-cinq replis qui n'ont guère que cinq ou six pas de longueur. Nos pauvres chevaux, toujours dressés sur leurs pieds de derrière, pour gravir ces parois si roides, s'épuisaient promptement, et de cinq minutes en cinq minutes il leur fallait une halte.

Nous employâmes deux heures pour atteindre le plateau supérieur, qui conduit à Voring's-Foss. Cette plaine, pour qui n'a pas vu la Laponie, peut en donner l'idée la plus exacte. Profondément imbibée par les neiges, c'est une terre mousseuse et mouvante, où tout ce qui n'est pas rocher est lourdière; des bruyères et des bouleaux rabougris détruisent un peu, par leur éclatant feuillage de pourpre et d'or, la tristesse et l'uniformité de ce paysage. Nos chevaux, enfonçant jusqu'au ventre, refusèrent d'avancer sur ce terrain mouvant. Nous les laissâmes aux guides, pour continuer à pied notre route. Grâce à mes délicieuses bottes finnoises, adoptées dès le premier jour où j'en avais fait l'essai en Laponie, je marchais sans crainte sur cette mousse spongieuse et glissante.

Rien n'indiquait encore aux yeux la chute pour laquelle nous nous donnions tant de peines, si ce n'est une vapeur blanche montant au ciel, absolument comme la fumée qui sort de la bouche du Vésuve. Un bruit terrible et profond, qui semblait secouer la terre, ainsi qu'on l'éprouve sur le cratère des volcans, nous annonçait aussi son extrême voisinage. A chaque pas que l'on avance, ce bruit, vaste comme la voix de l'Océan à la marée montante, s'enfle graduellement; mais il n'a rien d'étourdissant : c'est au contraire une grave et solennelle harmonie. Nous marchâmes encore vingt minutes, et tout à coup nous nous trouvâmes au bord du gouffre effrayant qui la reçèle et contient sa fureur. Comment exprimer ma stupéfaction à la vue de ce grand spectacle, si grand qu'il faut du temps à l'esprit pour le comprendre, à l'œil pour le saisir? Là, pour regarder, comme ici pour décrire, je ne savais comment m'y prendre et par où commencer. Est-il donc besoin de si grandes choses pour nous faire sentir notre faiblesse et pour abaisser notre orgueil?

Essayons cependant de donner une idée du Voring's-Foss; pour cela, le crayon et la plume ne seront pas de trop assurément, et ce que l'un ne pourra dire, l'autre l'expliquera peut-être.

Le torrent de Voring-Dal, alimenté par neuf ou dix lacs supérieurs, réservoirs des fontes de neige de tout ce haut chaînon de Syssendal, dans le *Hardanger-Fjield*, dont les sommets, vastes plateaux supérieurs, atteignent 5,500, 5,800 et 6,000 pieds, après avoir réuni, absorbé toutes les eaux dans un rayon de près de quinze lieues, arrive immense, imposant, impétueux dans cette haute vallée de *Moëb* où nous sommes. Coulant à plat pendant quelque temps, on le voit cependant essayer sa force sur des bandes de rochers inclinés, qui, tout en lui présentant le dos de leur couche, n'en ont pas moins été cannelés par ses flots dans toute leur étendue. C'est immédiatement après que ce fleuve fait un coude, et trouvant dans le roc, cependant si solide, un interstice, un espace libre par suite de quelque soulèvement sans doute, il s'y précipite et tranche en deux, d'un seul coup, toute la montagne sur l'immense hauteur perpendiculaire de 1,000 pieds. La chute a plus de 900 pieds.

Qu'on se représente un gouffre au bord duquel arrive, plein de turbulence et se précipite le fleuve tout entier. Malheureusement, le fond de ce gouffre n'a d'autre issue qu'un étroit et tortueux corridor rempli par les eaux, qu'on distingue à peine sous les vapeurs bleues qui le voilent. Il est donc impossible d'arriver au pied de la cataracte et de la contempler de bas en haut. On ne peut la voir que d'un angle de la corniche suspendu au-dessus de cet effrayant précipice.

La cascade de *Voring* est la plus grande du monde, en ce qu'elle réunit le volume des eaux à la hauteur et à la beauté de la parabole, dont aucun rocher n'accroche ou n'interrompt la nappe unie, compacte, solide pour ainsi dire, depuis la cime jusqu'à la base. Sur les cartes, une seule chute est indiquée comme plus haute que celle de Voring; c'est la cascade de Gavarni dans les Pyrénées, qui a 1,160 pieds. Mais ce n'est qu'un filet d'eau, une gaze légère qui flotte au gré du vent et n'arrive qu'en poussière. Nous laissons de côté toutes les chutes principales de France, de Suisse et d'Italie, qui ne sauraient entrer en comparaison; et si nous prenons les chutes connues du nouveau monde, nous voyons le *Tequendama*, en Colombie, qui n'a que cinq cents pieds; la chute du *Missouri*, quatre cents; et celle du *Niagara*, sur un seul point, cent quarante, et généralement quatre-vingts ou cent pieds de hauteur sur six cents de largeur; ce n'est plus une cascade, c'est une cataracte; et puis, en Amérique, ces vastes fleuves sont en proportion avec l'immensité du pays et de la végétation, tandis qu'ici les arbres sont rabougris; la cascade seule est gigantesque.

Voring's-fossen mérite donc à bon droit le titre de reine des cascades, et ne peut être comparé qu'au *Rinkan's-foss*, près Christiania, qui a cent pieds de moins, mais qui rivalise de force et de beauté.

Pour se faire idée d'un pareil spectacle, il faut s'imaginer la *Seine*, par exemple, dans les plus grandes eaux, tombant de trois fois la hauteur du *Dôme des Invalides*. C'est bien, *the hell of waters*, « l'enfer des eaux, » comme dit *Byron*. Pour moi, lorsque je vis le Voringes-Foss, je jetai un cri de surprise, puis l'émotion me gagna tellement, que je me mis à fondre en larmes.

Quel bruit formidable, quel mouvement, quelle profondeur et quelle couleur ont ces rochers!!! Bronzés et brillants à la cime, comme du cuivre poli, ils prennent en s'enfonçant des teintes noires, et ensuite d'un bleu sombre qu'on ne saurait rendre. A en juger par la masse énorme qui se précipite de cette hauteur, et par la manière calme dont reviennent les eaux à la surface, à voir le vaste entonnoir formé au pied de la chute par l'aspiration qu'elle exerce en s'enfonçant, on doit conclure que la profondeur du gouffre sous l'eau est immense. Voici donc, comme nous l'avons dit plus haut, la source, le principe de ces fjord; après quelques siècles peut-être, cette cascade disparaîtra sous l'effondrement de la montagne qu'elle fatigue sans relâche, et dans ce cataclysme, le fjord d'*Eid*, réuni au lac de *Syssen*, remontera sans doute jusqu'ici.

En face, de l'autre côté, on voit descendre des flancs du pic de *Normand's Jokeln*, haut de cinq mille pieds, un petit torrent, blanc comme le lait, qui, après avoir serpenté dans ces prairies de mousse, arrive au bord du précipice qui l'attire, puis timide, furtif, et comme s'il redoutait le saut prodigieux qu'il va faire, se glisse, s'attache et se faufile entre toutes les immenses et étranges aspérités de ce rocher. On dirait, ainsi éparpillé comme une chevelure en désordre, voir un lierre aux cent bras s'accrochant aux créneaux d'une vieille muraille; ou plutôt, tant la noirceur du rocher fait ressortir la blancheur de l'eau, ce serait une clématite en fleur enveloppant de ses guirlandes parfumées un rempart antique.

Il est curieux d'observer de ce côté le travail des eaux sur le rocher. Ces schistes ferrugineux, disposés par assises épaisses et horizontales, comme presque partout en Norvége, sont ici découpés, sculptés en pointes aiguës de la plus extraordinaire apparence; sans doute chaque filet d'eau, en se creu-

sant une route, aura abandonné les parties résistantes du roc, dont les points culminants, recevant le premier choc, se sont amenuisés peu à peu, et ont pris cette forme conique qui se retrouve par les mêmes causes dans les hautes cimes.

Ces branches de rochers paraissent avoir parfois de vingt à trente pieds de hauteur. Ainsi le Voring's-Foss se compose de deux chutes qui, parties de deux points opposés, aboutissent au même centre; l'une est un fleuve immense qui forme une gigantesque parabole, l'autre est une gracieuse cascade encore embellie par les accidents qu'elle erée. Au fond du gouffre, des vapeurs bleuâtres et épaisses comme des nuages circulent sans cesse; ces vapeurs irisées, formées par la poussière des chutes, sont regardées par les paysans comme des divinités protectrices.

Tandis que je dessinais la chute, du haut d'une corniche où j'étais parvenu difficilement, mon guide vint me dire qu'il était imprudent de rester là, sur la pierre de *Marita;* je lui demandai pourquoi, et quelle était cette Marita; alors il me raconta la *saga* ou légende de Voring's-Foss. C'est l'histoire bien simple et bien naïve d'une pauvre jeune fille qui tomba dans le torrent, entraînée par la chute d'un ours que son amant venait de tuer; histoire poétisée par l'imagination rêveuse de la muse scandinave, qui a transformé cette malheureuse enfant en une des mystérieuses divinités de la cascade.

ADALBERT DE BEAUMONT.

Les Marbres des Pyrénées,

D'APRÈS LES DESSINS DE M. LONGA.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que des voix éloquentes se sont élevées en faveur d'une industrie aussi importante que celle des marbres de France. Ce ne sont pas les remarquables rapports de M. Héricart de Thury qui nous ont les premiers révélé des richesses inconnues. Voici ce qu'écrivait, à la fin du siècle dernier, un homme dont la parole fait autorité en cette matière :

« Il y a en France, dit Rondelet, des marbres de toutes les espèces, aussi beaux que ceux d'Italie et d'Espagne ; ils peuvent être comparés aux marbres antiques les plus estimés ; mais le préjugé que l'on a pour ce qui vient de loin, l'habitude, le délaut d'exploitation des carrières, sont les seules causes qui nous ont rendus tributaires de l'Italie pour cet objet. »

Les Pyrénées, plus que toute autre partie de la France, réclament leur part dans les éloges et les regrets du célèbre auteur de l'*Art de bâtir*. Longtemps méconnues, leurs richesses marbrières, malgré l'initiative de quelques esprits éclairés et compétents, n'obtiennent pas encore aujourd'hui toute l'estime qui leur est due.

Ce préjugé est d'autant plus difficile à expliquer, qu'en admirant les marbres employés par les Romains sur le sol des Gaules, nous regrettons de ne pas connaître les carrières d'où ils les ont tirés, lorsque le plus souvent elles sont aux portes des villes où se retrouvent les débris antiques. Car les Romains exploitaient nos carrières, les meilleures de nos carrières, et n'ont dû la supériorité de leurs produits qu'au choix judicieux qui présidait à leurs exploitations.

Après la chute de la domination romaine, l'industrie marbrière fut complétement abandonnée, et ce n'est qu'au temps de Henri II que l'on vit à Paris pour la première fois un bloc de marbre des Pyrenées. Cet envoi, dit Scaliger, excita l'enthousiasme, et l'avocat de Toulouse auquel on le devait reçut en récompense le titre de maître des requêtes, dont son insuffisance l'avait jusqu'alors écarté. On l'appela le *maître des requêtes de marbre*.

Mais ce ne fut que sous Henri IV que les produits des Pyrénées purent espérer d'être admis à décorer nos édifices publics. On sait que cet homme généreux n'oublia pas, aux jours de sa grandeur, les montagnes qu'il avait parcourues en mangeant l'ail et le pain bis. Il avait conçu la pensée vraiment nationale de rendre à la France cette branche d'industrie, et l'on peut en voir la preuve dans la lettre suivante, qui porte à un si haut point le cachet de son caractère.

Elle est adressée au connétable de Lesdiguières, et paraît avoir été écrite en 1600, après la prise de Chambéry :

« Mon compère,

« Celui qui vous rendra la présente est un marbrier que j'ai fait venir expressément de Paris pour visiter les lieux où il y aura des marbres beaux et faciles à transporter à Paris, pour l'enrichissement de mes maisons des Tuileries, Saint-Germain-en-Laye et Fontainebleau, en mes provinces de Languedoc, Province et Dauphiné; et pour ce qu'il pourra avoir besoin de votre assistance tant pour visiter les marbres qui sont en votre gouvernement, que les faire transporter comme je lui ai commandé, je vous prie de le favoriser en ce qu'il aura besoin de vous. Vous savez comme c'est chose que j'affectionne, qui me fait croire que vous l'affectionnerez aussi, et qu'il y va de mon contentement. »

Ces données furent adoptées par Louis XIV. Ce que son aïeul avait voulu faire, il l'exécuta, et remplit ses palais de marbres français. Les Pyrénées surtout furent mises à contribution; Sarrancolin et Campan décorèrent Trianon et Versailles, et la marbrerie française brilla d'un éclat qu'elle n'a pas retrouvé jusqu'à nos jours. Plusieurs carrières précieuses, exploitées à cette époque et depuis abandonnées, ne sont pas encore rouvertes, ou ne l'ont été que dans ces derniers temps.

On ne pouvait pas espérer que l'administration calamiteuse de la France au dix-huitième siècle sauvegardât les intérêts de l'industrie marbrière mieux que tous les autres intérêts français. Les marbriers italiens envahirent la patrie de Jean Goujon et de Puget, et, après avoir badigenné et stuqué nos cathédrales, couvrirent les autels d'ignobles pastiches, et infestèrent les maisons de statuettes au rabais qui n'avaient de l'antique que le grimé et le prétentieux.

Enfin, malgré la pensée généreuse de la Convention, qui vota divers monuments en marbre indigène, malgré les efforts du gouvernement impérial, qui ne put employer que des produits inférieurs provenant d'anciens dépôts, l'industrie marbrière, dans cette première moitié de siècle, a eu bien de la peine à secouer l'engourdissement qui l'avait paralysée.

Cependant, grâce à des prodiges de courage et de persévérance, l'œuvre est en partie accomplie. De nouvelles carrières se sont ouvertes; celles, parmi les anciennes, qui jouissaient de quelque renommée ont reçu de nouveaux développements; on a été assez heureux pour en retrouver quelques-unes exploitées par les Romains et Louis XIV; enfin aujourd'hui, depuis l'Océan jusqu'à la Méditerranée, les Pyrénées ne forment plus qu'une seule carrière; carrière immense qui se développe sur une étendue de plus de quatre-vingts lieues et renferme dans ses flancs la plus merveilleuse collection qui se puisse rencontrer.

Le département des Hautes-Pyrénées en a la meilleure part : c'est lui qui forme le milieu de la chaîne; c'est là qu'en est le cœur, là qu'en est le noyau; c'est là qu'on voit des montagnes toutes de marbre et des blocs dont chacun forme une montagne; c'est enfin là que se trouvent Sost, Sarrancolin et Campan!

Campan! nom délicieux, nom qui ne frappe jamais l'oreille sans entraîner après lui le cortége des gracieux souvenirs. Nous n'essayerons pas de décrire cette vallée : tant de bouches ont redit ses louanges, tant de plumes ont retracé les beautés qu'elle renferme! Pour nous, abaissant nos regards, de ce ciel pur sous lequel circule un air parfumé et plein de vie, au niveau des prairies qu'arrose l'une des branches jumelles de l'Adour, nous nous enfoncerons dans les flancs des montagnes, jusqu'au milieu de ces carrières où gisent entassées plus de richesses qu'il n'en faudrait pour rebâtir le temple de Salomon.

De nombreuses usines travaillent aujourd'hui le marbre des Hautes-Pyrénées; mais pas une d'entre elles n'est comparable à l'établissement de M. Géruzet, « qui, dit le rapport du jury central de l'exposition de 1844, s'est placé, par ses nombreuses exploitations de carrières et sa belle usine de Bagnères de Bigorre, à la tête de l'industrie des marbres de France. »

Cet établissement est situé dans la vallée de Campan, près Bagnères, sur une dérivation de l'Adour. Il avait été fondé par M. Costallat, dont M. Géruzet est devenu d'abord l'associé, plus tard le successeur. Depuis cette époque, il a reçu d'immenses développements; chacun de ses progrès a été la constatation des progrès de la marbrerie française, et il est arrivé graduellement à un état de prospérité qui lui permet de ne rien envier à aucun établissement connu dans ce genre.

A l'intelligence de cette industrie difficile, à la sagacité qui découvre, à l'activité qui met en œuvre, s'est joint, pour M. Géruzet, le bonheur de trouver dans son contre-maître un mécanicien distingué dont la coopération a doté l'établissement d'une remarquable collection de machines que l'on chercherait vainement ailleurs.

Aujourd'hui une grande scierie à eau de la force de soixante-quatre chevaux fait marcher dix châssis armés chacun de vingt lames qui débitent annuellement près de mille mètres cubes de marbre. A cela il faut joindre une scierie à refendre les blocs, contenant huit scies, et quarante autres machines de toutes les dimensions produisant tous les résultats désirables. Donnez à M. Géruzet un bloc de marbre, ou plutôt, laissez-le-lui prendre, et il n'aura pas de peine à le bien choisir dans les dix carrières qu'il exploite, désignez la machine, et vous le verrez bientôt sortir, à votre choix, autel, coupe ou console; si même vous exigez une colonne, on peut vous la livrer en soixante-quinze heures, droite ou torse, longue de quatre à cinq mètres, de la forme la plus gracieuse, du poli le plus irréprochable, pareille enfin aux douze colonnes de Campan-vert dont, en 1843, le roi de Prusse a orné son palais à Berlin.

Les quatre-vingts ou cent ouvriers de cette usine livrent annuellement au commerce intérieur 400,000 fr., et à l'exportation, 200,000 fr. de marbre. Nous citerons quelques-unes des variétés les plus connues que l'on y travaille.

Les carrières de *Campan* sont depuis longtemps fameuses. Louis XIV leur emprunta des produits de première qualité : ils lui coûtaient huit livres dix sous le pied cube. On voit que le *grand roi* ne payait pas bien cher sa gloire.

Le *Campan vert-vert* est le plus précieux : c'est une roche calcaire mélangée de mica en feuillets ondulés, d'un beau vert d'eau panaché, substance aristocratique, petite-maîtresse qui craint le grand air et n'aime à briller que dans l'intérieur des appartements dorés. Le *vert mélangé*, le *rose*, le *griotte*, ne doivent être rangés qu'en seconde ligne.

Le *Sarrancolin* est célèbre dans les annales de notre architecture. Cette carrière, abandonnée depuis Louis XIV et rouverte en 1845, fournit de fort beaux marbres rouges veinés de gris, rappelant le rouge antique, et couleur de chair veiné de jaune. Les marbres de *Beyrede*, que l'on confond quelquefois avec les Sarrancolin, quoique d'un rouge bien plus vif, sont connus dans le commerce sous le nom de marbres d'*Antin*, qu'ils doivent à l'intendant des bâtiments de Louis XIV.

La vallée de l'*Esponne* fournit un marbre amarante dont le grain fin permet de faire les objets les plus délicats. Le duc d'Orléans, qui lui avait donné le nom de marbre *cachemire*, avait commandé le remarquable verre d'eau que tout Paris a admiré à l'exposition de 1844.

L'une des variétés du marbre de *Bèse* est mélangée de vert, rouge et gris, et pareille aux débris trouvés dans les fouilles d'Arles. Tout porte à croire que les Romains exploitaient cette carrière et qu'ils en ont tiré les marbres antiques que ces fouilles ont découverts.

Outre ces carrières, une foule d'autres, fort recommandables quoique moins connues peut être, appartenant les unes à l'Etat, les autres aux communes ou à des particuliers, fournissent des produits de toutes les nuances et alimentent une industrie qui prend chaque jour de nouveaux développements.

Le marbre statuaire est un produit tout à fait hors ligne ; les conditions qu'il doit réunir sont tellement nombreuses et se trouvent si rarement rassemblées, que c'est à peine si aujourd'hui, en Italie, une ou deux carrières jouissent de l'estime générale. Celles des Pyrénées, longtemps reléguées à un rang tout à fait secondaire, voient encore leurs produits frappés d'un injuste ostracisme; et cependant, au pied de ces montagnes, à deux pas de nous, gisent enfermés d'admirables produits capables de rivaliser avec les produits étrangers, tout en coûtant beaucoup moins. Tout le monde connaît le marbre de *Saint-Béat*, sa réputation date de deux siècles déjà. La carrière de *Louvie*, sur la rive droite du gave d'Ossau, peut fournir des blocs très-beaux, et dans celle de *Gabas*, découverte en 1841, on trouve de magnifiques morceaux d'une pâte aussi solide que le Carrare.

Enfin la carrière de *Sost*, ancienne exploitation romaine rouverte depuis quelques années, se compose d'un énorme bloc qui, s'étendant sans solution de continuité dans toute la profondeur de la montagne, peut fournir des morceaux d'une dimension jusqu'à ce jour inconnue. On sait que son grain fin, serré, toujours homogène, sa cassure pleine et compacte, et sa dureté partout égale le placent au même rang que le Carrare et le Luni, sur lesquels il a l'éminent avantage de ne point contenir les noyaux siliceux et quartzeux qui, trop souvent, déparent ces derniers. M. Héricart de Thury n'hésite pas à le comparer aux plus beaux marbres grecs, dont il est souvent impossible de le distinguer, tant est belle sa couleur blanc de neige ou blanc de lait, tant est irréprochable cette demi-transparence que les sculpteurs regardent comme une qualité essentielle et qu'ils n'obtiennent souvent qu'à l'aide de préparations nuisibles à la substance.

Tous ces marbres, à part le dernier, sont d'un travail facile et pourraient être livrés à 25 fr. le pied cube, au lieu de 90 ou 100 fr. que reviennent les marbres italiens. A la vue de ces avantages immenses, comment se fait-il que les artistes, qui sont, en définitive, les juges les plus compétents en cette matière, n'aient pas encore fermé leurs ateliers aux produits étrangers? Il faut en convenir, plusieurs des blocs envoyés, des Pyrénées, à Paris sont très-défectueux. Cela suffit-il pour motiver une exclusion complète? Faut-il, parce qu'un bloc est défectueux, rejeter la carrière? Faut-il, parce qu'un fruit est gâté, porter la cognée à la racine de l'arbre? S'il en était ainsi, où serait aujourd'hui la sculpture! Car, il faut bien qu'on le sache, nous disait un statuaire dont les œuvres sont partout, ces carrières d'Italie tant vantées produisent aussi une très-grande quantité de morceaux qu'on est obligé d'abandonner à cause des fils qui les sillonnent. Voyez, aux Tuileries, les marbres placés depuis vingt ans; que de fils, que de taches qui déparent les œuvres les plus remarquables ; et cependant ce sont des Carrare, ce sont des marbres italiens.

D'ailleurs, cette infériorité accidentelle de quelques-uns des blocs venus des Pyrénées est facile à expliquer. Ces carrières sont exploitées par des particuliers qui, n'ayant que peu de fonds, prennent les blocs là où ils se présentent, là où l'extraction paraît devoir être plus facilement opérée. On sent tous les inconvénients de ce mode vicieux. L'exploitation de cette précieuse matière, demandant d'assez grandes avances, doit être entreprise par une compagnie, laquelle, dans son intérêt et pour son honneur, ne livrerait que des blocs de choix ; et s'il ne s'est point encore présenté des hommes de consistance et de talent pour former cette compagnie, c'est qu'ils n'ont pas trouvé l'assurance de la protection, de la justice même dont ils auraient besoin, à laquelle ils avaient droit; c'est qu'ils ont vu un gouvernement routinier soutenir à prix d'argent l'introduction du marbre étranger et repousser les produits français, lorsque ailleurs il se plaît à créer, au moyen de sacrifices énormes, des industries de serre-chaude!

Il est temps que justice soit faite; il est temps que le gouvernement, revenant à des sentiments plus nationaux, prenne l'engagement de ne plus faire venir de marbre d'Italie : s'il éprouve le besoin de porter ses regards en arrière, s'il aime à chercher dans le passé des règles de conduite, que ses yeux s'arrêtent sur les jours de la république, et il verra, en ces temps de gloire et de générosité, un gouvernement occupé à prendre, pour la réhabilitation des marbres français, des mesures dont l'exécution a été suspendue, il est vrai, mais par des événements d'un intérêt immense, et dont la réalisation était l'objet de l'espérance de tout un peuple !

L'opinion que nous venons d'émettre sur les avantages que présente l'emploi du marbre indigène est celle des artistes les plus connus; et c'est à celui d'entre eux qui voit se rattacher à son nom une popularité toujours croissante que nous devons nos meilleurs arguments.

Nous pouvons, à l'appui de notre dire, citer des œuvres importantes. L'une des plus anciennement exécutées est la charmante statue de Henri IV enfant, par M. Bosio. Le marbre en est à Pau ; mais on peut en voir au Louvre une toute en argent, inférieure, je crois, à l'original. Le dessin qui s'en trouve ci-après a été fait d'après la réduction de M. Colas. Le Cincinnatus de M. Foyatier au jardin des Tuileries est aussi en marbre des Pyrénées, ainsi que la Pieta de M. Pradier au salon de cette année. Tous ces blocs, on peut s'en assurer, sont d'une grande beauté.

Il est enfin une œuvre faite d'hier à peine, mais que tout Paris connaît déjà, car chacun, depuis deux mois, a voulu voir cet unique événement du monde artistique en des jours avares de chefs-d'œuvre. Ce groupe d'un aspect si monumental, si grandiose, n'est point exposé à l'admiration de la foule sur le carré Marigny ou dans la cour du Louvre; ces bas-reliefs, tels que M. David sait les produire, ne décorent pas le tombeau de Napoléon, sous le dôme des Invalides; non, tout cela est relégué sur le bord de l'une des tristes allées d'un cimetière, du Père-Lachaise, sur la tombe du général

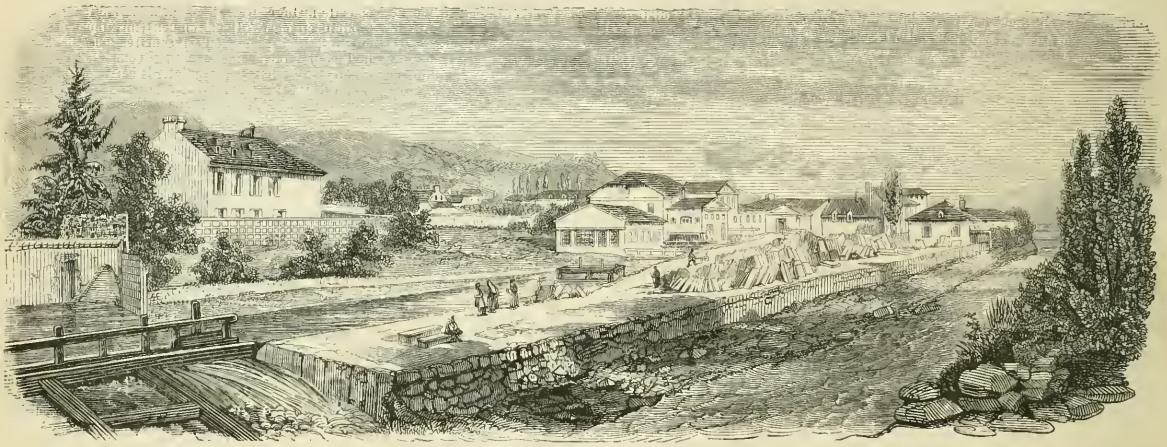
Gobert. Nous voudrions vous parler de ce merveilleux bloc de marbre de Saint-Béat, sous le passage duquel s'effondraient les pavés du boulevard extérieur. Mais l'œuvre colossale de M. David d'Angers s'empare de notre attention et l'absorbe tout entière. Nous ne sommes qu'un profane, et ce n'est point à nous qu'il appartient de juger une œuvre aussi importante et revêtue d'un pareil nom ; mais comment contempler la pureté et la solidité de cette masse, comment admirer sa blancheur éclatante, sans remarquer aussi le grandiose de la composition, la vigueur et le naturel des poses, et le fini de l'exécution jusque dans les profondes fouillures de cette admirable jambe gauche du cheval que l'on ne peut apercevoir qu'au péril de sa vie et suspendu au-dessus d'un précipice ?

Il ne manquait à la gloire du marbre des Pyrénées que d'aller dans la patrie de Phidias et de Lysippe faire concurrence au Pentélique et au Paros. Eh bien ! il a eu ce triomphe, le jour où la poétique statue exécutée par M. David d'Angers en marbre de Sost est allée orner à Missolonghi le tombeau de Marco Botzaris.

Carrière de marbre dans les Pyrénées.

L'extension de cette nouvelle branche de l'industrie nationale est d'autant plus à désirer dans l'intérêt même de l'art, que les matériaux qu'elle lui offrirait deviennent chaque jour de plus en plus rares, et atteignent des prix excessifs. Les blocs dans lesquels ont été taillés les fameux chevaux de Marly, placés à l'entrée des Champs-Elysées, coûtèrent 32,000 francs à Louis XIV, et vaudraient aujourd'hui près de trois fois cette somme. C'est que le marbre statuaire n'admet qu'une couleur et exige tant de conditions dont on chercherait en vain la réunion dans les autres marbres ! Aussi devrait-on trembler en abordant une matière aussi délicate, si la pratique n'avait mis à la disposition de l'artiste des procédés exacts et certains qui lui permettent d'arriver sans trop d'encombre à la fin de sa tâche

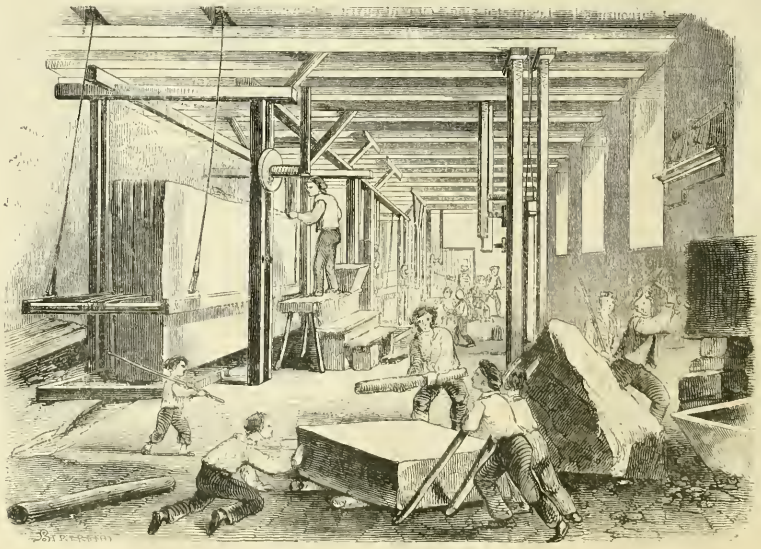
Ces procédés, plus simples que ne le supposent généralement les personnes peu initiées aux secrets du métier, peuvent être expliqués en quelques mots.



Les marbres des Pyrénées. — Marbrerie de M. Gruzet, à Bagnères.

Toute œuvre de sculpture en bosse, toute statue, par exemple, réclame le secours de deux hommes, le *sculpteur* et le *praticien*. Au premier, à l'artiste, appartiennent l'idée-mère, la composition et toutes les qualités qui font la gloire de l'œuvre ; au second, à l'ouvrier, l'exécution laborieuse et patiente, la réalisation mécanique de l'idée que l'artiste avait produite et à laquelle il donne lui-même la dernière main.

C'est à la terre-glaise que le sculpteur confie d'abord sa pensée ; par sa ductilité, cette matière plus qu'aucune autre se prête aux exigences du modelé et à la série de transformations que l'œuvre subit en se complétant, jusqu'au moment où l'artiste arrive à la reproduction exacte de sa pensée. C'est là que le génie se déploie, c'est là que doit apparaître le sentiment exquis de l'expression, cette faculté de reproduire par le jeu extérieur les impressions de l'âme. Enlevez au Spartacus des Tuileries le froncement de ses sourcils et quelques contractions dans les muscles, et l'œuvre de M. Foyatier ne sera plus qu'un morceau vulgaire, plus ou moins académiquement exécuté, plus ou moins ridicule.

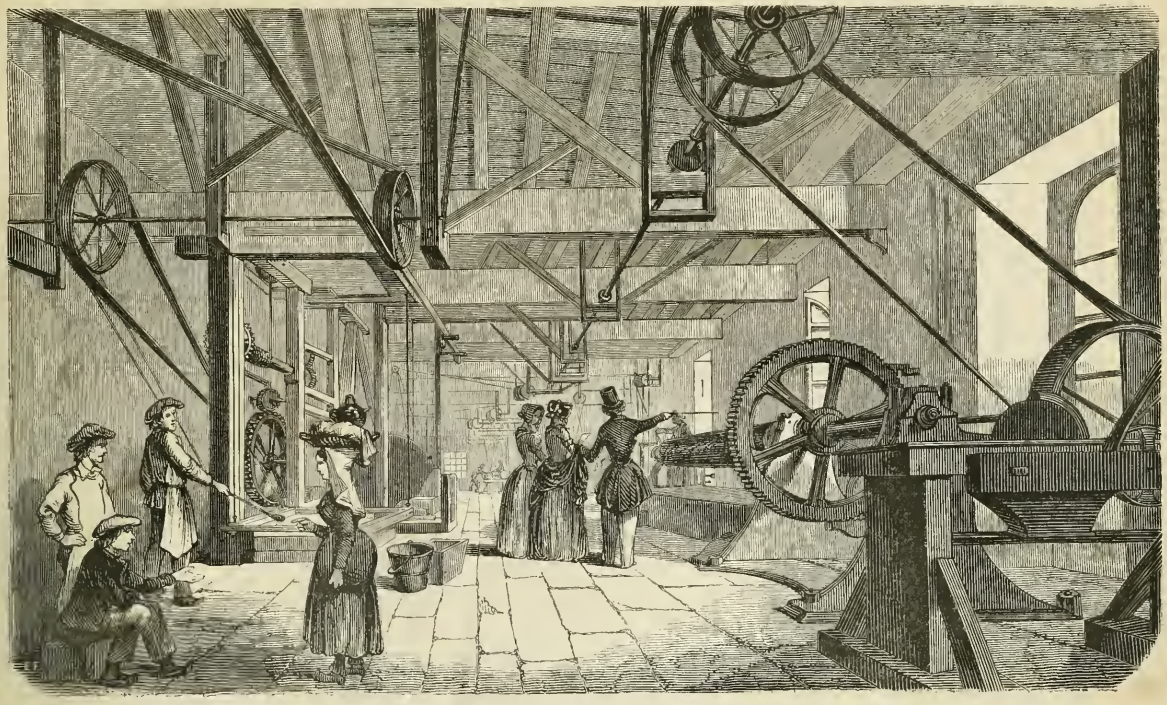


Les marbres des Pyrénées. — La scierie hydraulique.

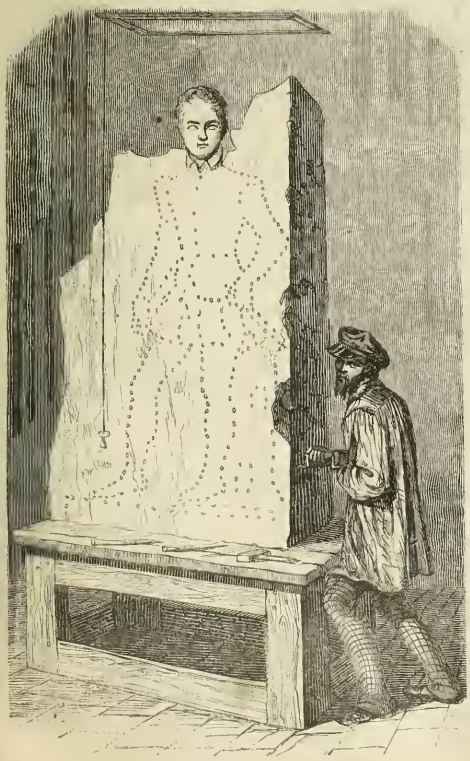
L'idée du sculpteur une fois rendue, comme la terre glaise n'offre pas la solidité désirable pour les épreuves qu'elle aurait à subir, on reproduit le modèle en plâtre. C'est au moyen de ce second modèle que s'entreprend le travail du marbre. Là commence l'œuvre du praticien, procédé de patience et de mécanique.

Le modèle en plâtre terminé, et le bloc choisi, on fixe l'un et l'autre bien solidement sur des bases pareilles en les y scellant avec du plâtre. On les recouvre ensuite de châssis carrés absolument semblables l'un à l'autre et d'égales dimensions. Ces châssis ont sur leurs quatre côtés des divisions à intervalles égaux, et chacune de ces divisions porte un numéro placé dans la même position sur l'autre châssis. Ces précautions prises, on commence à *épanneler*, c'est-à-dire à déterminer les points les plus saillants qui servent ensuite, trois à trois, à fixer la position de plans enveloppant la statue. On obtient ce résultat au moyen de fils à plomb et d'un compas à trois branches. Ce compas mesure d'abord le

modèle en s'appuyant sur les trous que portent à leur tête des clous de cuivre enfoncés dans le plâtre; et il vient ensuite déterminer sur le bloc des points de repère parfaitement correspondants. Ces points étant dans le marbre à une certaine profondeur, on les perce avec un foret, puis on enlève des éclats jusqu'à ce que le fond du trou soit à découvert. Ces points principaux servent ensuite à la fixation d'autres points, qui se multiplient à mesure que l'œuvre avance, en sorte que, lorsque le praticien l'abandonne, le bloc se trouve criblé



Les marbres des Pyrénées. — Tours à marbre.



Les marbres des Pyrénées. — Praticien mettant une statue au point.

d'une infinité de petits trous plus ou moins profonds, suivant la quantité de matière à enlever à chacune de ses parties pour ne lui laisser que ce qui est nécessaire à la reproduction des formes du modèle; en cet état, il offre quelque ressemblance avec un rayon de cire dont les alvéoles seraient inégalement espacées.

Alors la statue est au point, et l'œuvre du praticien est achevée.

Il ne reste plus au sculpteur qu'à prendre le marteau, et, laisant tomber une à une les cloisons qui séparent les alvéoles, à dégager la statue de l'espèce de voile qui la recouvre. Après cette opération, elle apparaît avec ses qualités d'ensemble, auxquelles il manque seulement le poli et ces mille petites finesses d'exécution, toujours nécessaires, tant dans les grandes œuvres où elles sont le complément indispensable de l'expression, que dans les moins importantes qui n'ont souvent pas d'autre mérite.

Le procédé que nous venons d'indiquer est généralement suivi en France; mais on en connaît d'autres présentant plus ou moins d'avantages; celui qu'inventa Gatteaux père est l'un des plus remarquables: il permet de rendre le modèle avec une exactitude mathématique, et même, si l'on veut, de le copier en sens inverse, en faisant de la gauche la droite, et réciproquement.

Les Grecs, lorsqu'ils entreprenaient une œuvre sculpturale dont les dimensions s'élevaient au-dessus de l'ordinaire, employaient un procédé dans lequel ils ont excellé; il consiste dans l'assemblage de divers blocs et porte le nom de *toreutique*. On a été longtemps sans s'apercevoir que le fameux groupe de Laocoon avait été exécuté de cette manière.

Il résulte de cette observation et de bien d'autres encore que chez les Grecs, comme chez nous, le marbre statuaire était considéré comme une matière infiniment précieuse, et qu'une nation, amie des arts d'ailleurs, ne peut, sans se faire justement taxer de la plus coupable incurie, négliger les trésors de ce genre que Dieu a semés sous ses pas.

M. J. Alphonse Castaing.

Les marbres des Pyrénées. — Sculpteur terminant une statue.

Bulletin bibliographique.

Le Palais-Mazarin et les grandes habitations de ville et de campagne au dix-septième siècle; par M. le comte DE LABORDE, membre de l'Institut et de la chambre des députés. 1 vol. in-8. — Paris, 1847. *Franck*, rue de Richelieu, 69.

Il y a un peu plus de deux siècles, l'espace, aujourd'hui si couvert et si peuplé, qui se trouve compris entre les Tuileries au sud, les halles à l'est, le boulevard au nord, et la porte Saint-Honoré à l'ouest, cet espace ne renfermait que des champs en culture, quelques jardins, et, de loin à loin, des moulins à vent. Quelques abbayes se développaient encore sur ce terrain ou vinrent s'y fonder. On distinguait à l'est les Petits-Pères et les Augustins déchaussés; au nord, les Filles-Saint-Thomas; à l'ouest, les Capucines, ou ce qui l'est devenu plus tard; et, pour toute habitation considérable, l'hôtel de Rambouillet, « qui relevait du chapitre Saint-Honoré, à qui il devait quarante-six sols parisis de cens et de rentes, » nous dit Sauval.

En 1624, le cardinal de Richelieu, qui, sans posséder encore l'immense fortune qu'il laissa en 1642, n'était déjà plus le pauvre évêque de Luçon, faisant vendre ses tapisseries pour pouvoir s'entretenir, et écrivant à madame de Bourges : « C'est grande pitié que pauvre noblesse; je vous rends mille grâces de la peine que vous avez eue de vendre ma tapisserie; par la vous connaissez la misère d'un pauvre moine réduit à vendre ses meubles » ; en 1624, le cardinal de Richelieu acheta l'hôtel de Rambouillet pour la somme de 50,000 écus. Mercier, son architecte, en habile spéculateur, prévit que ces terrains vagues, ces jardins, ces champs allaient acquérir une grande valeur aussitôt que le puissant ministre les aurait vivifiés par son voisinage; il conseilla donc au cardinal de s'emparer lui-même de ce vaste espace, de manière à rester maître de la spéculation, et d'en revendre certaines parties en imposant un alignement régulier. En même temps, on transporta jusqu'aux boulevards actuels le mur d'enceinte, qui, un peu plus tard, eût étouffé la ville dans son essor, et aussitôt l'on vit se former autour du vaste jardin de l'hôtel rebâti et transformé du cardinal un cadre régulier de trente-cinq maisons ou hôtels, dont la ligne continue ne s'interrompait que pour faire place à trois sorties, flanquée chacune de deux pavillons. Le Palais-Royal, tel que nous le voyons aujourd'hui, a été élevé dans le siècle suivant par une autre spéculation, une spéculation princière, au milieu de cette enceinte, sous les fenêtres et devant les yeux de ces trente-cinq propriétaires; il est devenu plus architectural, mais il est moins pittoresque, et ne laisse comprendre qu'avec peine ce qu'il était alors.

Toutes ces maisons avaient le double avantage de faire face au superbe jardin du cardinal et d'y avoir entrée, tandis qu'elles conservaient respectivement une sortie, à l'ouest, sur la rue Richelieu, qui fut tracée du premier coup depuis la rue Saint-Honoré jusqu'au boulevard; à l'est, sur la rue des Bons-Enfants; au nord enfin, sur la rue Neuve-des-Petits-Champs. De ce côté, en face de la sortie du jardin qui s'appelle aujourd'hui le passage du Perron, s'ouvrit une nouvelle voie qui prit le nom de rue Vivien, nom du propriétaire sur le terrain duquel elle fut ouverte, et qu'elle garda jusqu'en 1700, époque à laquelle on s'avisa de le faire accorder en genre et de le transformer en celui de *rue Vivienne*.

Cette impulsion de construction fut suivie. Quatre hôtels s'élevèrent rue Neuve-des-Petits-Champs; l'un, en face de la rue des Bons-Enfants, construit pour Beautru; l'autre, contigu, au coin est de la rue Vivien, pour Vanel, sur l'emplacement desquels fut édifié plus tard l'hôtel Colbert; le troisième et le quatrième à l'autre coin ouest de la rue Vivien et au coin de la rue Richelieu, pour les présidents Tubeuf et Duret de Chivry, hôtels qui furent plus tard les deux points de départ du palais Mazarin et en demeurèrent en quelque sorte les deux pavillons.

Richelieu, en mourant, ayant légué le Palais-Cardinal au roi, la reine mère et ses enfants s'y établirent à la fin de 1643, et Mazarin, qui les y suivit, put, des fenêtres de son appartement, juger du bon effet et de la belle situation de l'hôtel de Tubeuf, auquel l'hôtel de Chivry avait été réuni, et qui, plus que son éminence, dominait le jardin du Palais-Cardinal. Le successeur de Richelieu n'avait pas, à son début, plus de fortune que celui-ci au sien. Son commis longtemps obscur, celui qui se disait « le plus dévoué des domestiques de son éminence », Colbert, se voyait forcé, dans un certain temps, de lui écrire : « Nous avons icy, dans l'escurie de vostre éminence, deux grands levriers qui nous mangent huict sols chacun par jour. Si vostre éminence a le dessein de les donner ou de les renvoyer, il faudroit s'en défaire au plus tôt. » Mais le métier était bon; Mazarin y fit ses affaires, comme Colbert devait y faire les siennes après lui, et comme Fouquet les commença avec plus d'entrain que d'adresse. Mazarin donc voulut, lui aussi, créer, avoir et laisser après lui un Palais-Cardinal. Il acquit l'hôtel de Tubeuf et son annexe l'hôtel de Chivry, fit sa demeure principale de l'hôtel de Tubeuf, et chargea François Mansart, son architecte, de compléter son palais au moyen de nouvelles constructions. Mansart éleva au nord et sur le derrière des deux hôtels les trois corps de bâtiment qui bordent, au midi, la moitié de la cour actuelle de la bibliothèque Royale. Celui du levant est remarquable par les deux grandes galeries qu'il renferme. La galerie du premier étage est surtout célèbre à cause de l'admirable peinture du plafond, œuvre de Romanelli.

Ce lut dans ces deux galeries que Mazarin exposa les statues, les tableaux, les tapisseries et autres objets d'art et de curiosité qu'il fit chercher partout et qu'il achetait à tout prix. Sa collection, déjà très-belle en 1649, devint par la suite beaucoup plus riche encore. Les galeries ne suffisant plus à la contenir, le cardinal prolongea l'aile de son hôtel sur la rue de Richelieu jusqu'où elle s'étend aujourd'hui, c'est-à-dire jusqu'au delà de l'endroit où fut ouverte plus tard (en 1685) la rue Colbert. Au premier étage, il disposa une grande salle pour ses tableaux et une autre pour ses livres, en réservant entre elles une pièce pour sa chapelle. Tout le rez-de-chaussée fut employé à l'établissement d'une immense écurie, qui pouvait loger cent chevaux de front.

Telles étaient les constructions du Palais-Mazarin à la mort du cardinal. Il fut, à cette époque, divisé en deux parties : l'une (que nous avons vue affectée au Trésor), donnant sur la rue Neuve-des-Petits-Champs et sur la rue Vivienne, échut au duc de La Meilleraye, qui épousa Hortense Mancini et qui prit le nom de duc de Mazarin; l'autre, située sur la rue Neuve-des-Petits-Champs et sur la rue de Richelieu, devint le partage de Philippe Mancini, duc de Nevers. Ainsi le Palais-Mazarin fut décomposé en deux hôtels : l'hôtel du duc de Mazarin et l'hôtel du duc de Nevers.

Lorsqu'on eut transporté les livres du cardinal au collége des Quatre-Nations, dont il était le fondateur, le local qu'ils occupaient à l'extrémité des bâtiments de la rue de Richelieu, et que le cabinet des médailles et la partie contiguë des imprimés occupent aujourd'hui, resta vide pendant plusieurs années, jusqu'à ce que le duc de Nevers le céda en viager, en 1698, à la marquise de Lambert, dont l'esprit, le salon et les soupers acquirent un grand renom. Cet hôtel Lambert avait son entrée par la rue Colbert, qui porta d'abord le nom de Mazarin. Ouverte en 1685, cette rue avait coupé en deux les jardins du duc de Nevers et le rez-de-chaussée du bâtiment de la rue de Richelieu; mais la continuité du premier étage avait été conservée au moyen de l'arcade qui subsiste encore.

En 1719, le fameux Law, non-seulement ramena le palais à son unité, en acquérant les trois hôtels, mais acheta aussi les maisons voisines de la rue Vivienne, et fit du tout sa demeure et le siége de la Banque royale et de la compagnie des Indes.— Après la ruine du système, en 1724, Louis XV affecta le palais au logement de la Bibliothèque Royale, qui était placée antérieurement dans un bâtiment contigu à l'hôtel Colbert, de l'autre côté de la rue Vivienne. Enfin, lorsque, en 1735, on prolongea jusqu'à la rue Colbert la galerie placée en aile à l'est de la cour, lorsque la galerie transversale du Nord et le pavillon des Globes furent bâtis, l'édifice eut la forme qu'il a conservée jusqu'à ce jour.

Le livre dont nous avons transcrit le titre en tête de cet article, et auquel nous avons emprunté, en le résumant, l'historique qui précède, a été publié par son auteur à l'occasion du projet annoncé de déplacement de la Bibliothèque Royale. Cette folie nous a valu ce volume, c'est un titre à être pardonnée. L'auteur, qui avait entrepris une série de *Lettres sur l'organisation des bibliothèques dans Paris*, a écrit, pour quatrième lettre, ce livre, où il a, en commençant, énuméré toutes les raisons, toutes les convenances, tous les souvenirs qui militent en faveur du maintien de la Bibliothèque Royale dans le Palais-Mazarin. Puis il s'est laissé aller, après avoir fait l'histoire de la maison, à faire celle du maître; et ce n'est pas seulement l'homme d'État dont il a entrepris de faire ressortir les services éminents, tâche après tout assez facile, mais c'est l'homme privé qu'il défend, qu'il exalte, c'est une réputation morale qu'il reconstitue contre les témoignages accueillis du cardinal de Retz et de ses partisans, des auteurs de pamphlets et de chansons; c'est l'absence d'ambition, c'est la douceur, c'est la libérale de Mazarin qu'il veut mettre enfin en lumière, on pourrait presque dire fonder. Quiconque s'est attaqué au cardinal-ministre a affaire à lui. A ceux qui ont fait à Mazarin un reproche de son immense fortune, M. de Laborde répond qu'il s'était identifié avec la chose publique et qu'il est assez explicable qu'il ait confondu le trésor national avec le sien; à ceux qui l'ont, au contraire, accusé d'avarice, Mazarin répond de son côté en écrivant à Colbert : « Je gâte plus en un jour que vous ne sauriez accommoder et ménager en deux ans. » On le voit aussi exposer un jour dans sa galerie pour quatre ou cinq cent mille livres de ce temps-là d'objets précieux et les mettre en loterie; tous les billets étaient gagnants et furent distribués gratis. Mademoiselle de Montpensier, qui nous fait connaître cette munificence, y gagna, pour sa part, un diamant de quatre mille livres, dont elle se réjouit fort. Un autre jour, les nièces du cardinal, c'est une d'elles qui le raconte, s'avisèrent, pour passer le temps, de jeter par les fenêtres plus de trois cents louis, et de se procurer ainsi le plaisir de faire battre entre eux une troupe de laquais. Tout cela était d'une régularité contestable; mais il n'y avait pas encore de loi sur la responsabilité des ministres, et, à son défaut, la jurisprudence elle-même ne s'établit que plus tard, et exceptionnellement pour Fouquet, l'imprudent adorateur de mademoiselle de La Vallière.

Ce long et intéressant plaidoyer a exigé de la part de M. de Laborde des lectures infinies et des dépouillements sans nombre. En recherchant la justification de Mazarin, il a trouvé bien d'autres choses, et dans *sept cents notes*, dont plusieurs ont trente pages à deux colonnes en nonpareille, il nous fait à peu près connaître tout ce qu'il a trouvé de curieux sur Colbert, ses commencements et son élévation : — sur les relations intimes de la reine avec Mazarin; — sur la famille et les nièces de celui-ci; — sur son opposition au mariage de Louis XIV avec Marie, l'une d'elles; — puis sur d'autres points se rattachant beaucoup moins étroitement au sujet : l'ameublement et l'ordonnance des appartements, les lits et les alcôves, au milieu du dix-septième siècle; — l'hôtel de Rambouillet, les cabinets et les ruelles; — l'usage du *touret de nez* et du masque; — les grandes collections d'art et les collecteurs célèbres de ce temps; — les soupers littéraires; — les hôtels et les salons fameux.

Le volume de M. de Laborde est donc aussi attachant que varié, et il mérite une place d'honneur dans cette Bibliothèque, dont il aidera à conjurer le bouleversement, qui n'est plus aujourd'hui poursuivi que par le conseil municipal, demandant, dans son opposition monomane au mouvement de Paris vers le nord et l'ouest, la déportation de nos collections à la place de Grève. Pourquoi pas à Charenton?

Exposé complet d'un système général d'immatriculation des personnes, des immeubles et des titres; par J. B. HÉBERT, notaire honoraire, etc. Quatrième livraison. — Paris, 1847. 3 fr. 50 c.

Depuis plusieurs années, M. Hébert, ancien doyen des notaires de Rouen, ne cesse d'appeler l'attention des hommes d'État, des jurisconsultes et des publicistes sur l'importance et la nécessité d'un *système général d'immatriculation des personnes, des immeubles et des titres*. Ce système, il l'avait exposé, du moins sommairement et d'une manière partielle, dans trois brochures, où il s'efforçait surtout de démontrer son utilité. Aujourd'hui, il cherche à établir la possibilité de sa mise à exécution. « Fécondées par de longues et sérieuses méditations, nos propositions sont devenues, dit-il, susceptibles d'applications beaucoup plus vastes et plus variées que nous ne l'avions soupçonné nous-même lorsque nous les formulions la première fois, et nous venons les mettre dans tout leur jour, en faire un exposé complet. C'est une chose pénible et laborieuse que l'éducation des sociétés; c'est un progrès bien lent et bien insensible que celui des idées, même les plus utiles; mais il n'en est pas moins réel : une heure sonne, et par la seule force des choses, ou pour mieux dire, par l'effet seul de cette impulsion providentielle qui entraîne les nations, des idées, qui, depuis longtemps, demeuraient dans un profond oubli, sont tout à coup connues, et, reconnues bonnes et praticables, passent à l'état de réalités. En un mot, comme le proclamait Benjamin Constant, leur triomphe n'est jamais qu'une question de date. Aussi, en voyant les autorités les plus graves, dans les matières les traitées, se rencontrer, pour ainsi dire, avec nous, nous espérons qu'un jour on daignera se souvenir de nos théories, ou que, conçues et exposées avec plus de talent et de bonheur, elles pourront vaincre l'insouciance, le sarcasme et le dédain. »

Si les idées de M. Hébert n'attirent pas vivement l'attention publique, elles n'ont à craindre ni le sarcasme ni le dédain. Nous regrettons vivement, pour notre part, que le défaut d'espace et la nature de notre publication ne nous permettent pas de les analyser et de les discuter; quelques-unes soulèvent de graves objections, mais elles nous semblent toutes dignes d'un examen approfondi. La plupart sont neuves, ingénieuses, et produiront d'heureux résultats lorsqu'elles seront mises en pratique. Aussi ne saurions-nous trop les recommander à l'appréciation des esprits sérieux qui s'occupent de pareilles questions. M. Hébert appelle lui-même sur son travail la critique sincère et consciencieuse, car il ne veut que la vérité. « Si notre système n'est pas bon, dit-il, qu'on nous le démontre, et nous serons le premier à le reconnaître. Notre désir, c'est que l'on ne se borne pas toujours à dire : Il y a quelque chose à faire. »

Cette quatrième livraison, indépendante des précédentes, se compose de cinq parties. La première a pour titre : But et vue d'ensemble du système général d'immatriculation des personnes, des immeubles et des titres. Exemples fréquents de son application partielle; exemple de son application à tout un peuple; moyens généraux de l'organiser; réponses aux objections dirigées contre son utilité et son opportunité. Dans la deuxième, l'auteur indique les mesures provisoires à prendre pour la mise en action et l'établissement du système général d'immatriculation. La troisième est intitulée : Population future; naissance d'un enfant; envoi de son acte de naissance; immatriculation personnelle. La quatrième est un traité du recensement de la population. Enfin, la cinquième et dernière est consacrée à la réforme hypothécaire, à l'immatriculation des titres et à la question des frais d'établissement du système proposé. M. Hébert termine en appuyant son opinion sur celles d'hommes spéciaux et de divers écrivains, et après avoir, dans sa conclusion, résumé sommairement les principaux avantages de son système, il annonce qu'il développera et démontrera dans le volume suivant les ressources que le commerce, la police sociale et le repos des familles trouveraient à son adoption.

Des Collèges, de l'Instruction professionnelle, des Facultés; par M. C. DESPREZ, membre de l'Institut. — Paris, 1847. *Joubert*. 3 fr. 50 c.

Cette brochure, de cent soixante-huit pages, se divise en deux parties. Dans la première, M. Desprez examine les critiques dont les colléges sont l'objet, les programmes scientifiques actuels, les modifications légères qui pourraient y être introduites, les divers degrés de l'enseignement primaire. La seconde est consacrée à la discussion du projet de l'agrandissement de la Sorbonne; la question de l'agrandissement du local; la question de la création d'un certain nombre de chaires nouvelles pour rendre plus pratique l'enseignement de la faculté des sciences, et enfin celle des agrégés près des facultés y sont tour à tour posées, examinées et résolues.

Dans l'opinion de M. Desprez, l'ignorance des programmes et de l'enseignement des colléges a pu seule donner naissance à toutes les critiques injustes dont les colléges ont été et sont encore l'objet. Les programmes des colléges, tels qu'ils sont organisés aujourd'hui, suffisent pour que les *bons élèves* acquièrent, dans le cours des études littéraires, les notions élémentaires de physique, de chimie, d'histoire naturelle et de mathématiques, exigées pour le baccalauréat ès-lettres et pour le baccalauréat ès-sciences physiques. Ces programmes, légèrement modifiés, permettront à tous les élèves *un peu laborieux* de satisfaire aux exigences scientifiques de ces deux baccalauréats, et à celles du commerce et de l'industrie. Les colléges scientifiques proprement dits seraient inutiles, car ils n'offriraient pas aux jeunes gens qui auraient échoué pour les écoles spéciales l'avantage que leur offrent les colléges de pouvoir commencer immédiatement l'étude du droit, de la médecine, de la pharmacie, etc., c'est-à-dire retrouver une carrière; en outre, les colléges actuels peuvent satisfaire à toutes les exigences. Toutefois, en établissant à Paris des écoles pour le commerce et pour l'industrie, sans latin ni grec, qui seraient d'ailleurs peu différentes des écoles primaires supérieures, le gouvernement augmenterait les ressources offertes pour son instruction à la classe ouvrière.

Enfin, M. Desprez termine ainsi son résumé :

« Les nouvelles chaires de mécanique, la chaire de géométrie descriptive, les salles de dessin, qu'on demande pour la Faculté des sciences, nous paraissent sortir du cadre de l'enseignement des facultés. Nous pensons qu'on se fait illusion dans l'appréciation de l'influence que peut avoir la Sorbonne sur l'industrie, sur l'agriculture; que les modifications qu'on veut introduire dans les examens de la licence sont mauvaises; que ce n'est pas dans une Faculté qui n'a que des auditeurs, et non des élèves, qu'il faut établir des laboratoires pour des manipulations. Il nous semble encore qu'il est injuste de s'écarter de la loi organique pour la nomination aux chaires des Facultés; que l'institution des agrégés près des Facultés n'est nullement justifiée; qu'elle n'est pas fondée en principe, et qu'elle est dangereuse par ses conséquences. »

Cours complet d'agriculture, par nos premiers professeurs, botanistes, agriculteurs, médecins, vétérinaires, etc., etc. 18 vol. in-8, avec environ 4,000 sujets gravés. Quatrième édition. 112 fr. 50 c. Plus un supplément. 5 fr. — Rue Sainte-Anne, 55.

Ce *Cours d'agriculture* a été rédigé par M. le baron de Morogues, pair de France; Mathieu de Dombasle, le célèbre fondateur de la ferme de Roville; par M. Héricart de Thury, le savant et zélé président de la société d'agriculture; par MM. Mirbel, professeur de culture au Jardin du Roi; Sismondi, de Jussieu, Payen, Anthoine; Grognier, Barthelemy aîné, Vatel, vétérinaires d'une grande distinction; Devaux, directeur du jardin botanique d'Angers; Bonafoux, etc., etc.

Il embrasse toutes les questions qui se rattachent à l'administration rurale, depuis le sol jusqu'à l'architecture, depuis le champ jusqu'au bâtiment, jusqu'aux constructions et aménagements de la ferme, jusqu'aux outils et ustensiles de la grande et de la petite culture, jusqu'à l'économie domestique, la conservation des graines et des fruits, la fabrication du vin, du cidre, des huiles, etc.; enfin jusqu'à la laiterie.

Dans cette quatrième édition, le texte et les planches s'unissent et ne forment plus, comme précédemment, deux ouvrages séparés.

Le texte a été soigneusement revu, corrigé et complété. Les planches, gravées sur acier, contiennent environ quatre mille sujets. On peut retirer un ou deux volumes par semaine sans augmentation de prix; mais l'ouvrage complet est en vente.

REVUE DES NOTABILITÉS DE L'INDUSTRIE.

INSTITUT COMPLÉMENTAIRE DES

Études classiques (ancien collége des Écossais), dirigé par MM. A. DELAVIGNE et P. G. BEAUCHEF, rue des Fossés-Saint-Victor, 25.

Nous sommes chaque jour mieux renseignés pour arrêter judicieusement le choix des établissements d'élite qui figurent dans notre revue; aussi sommes-nous assurés que nous ne saurions en recommander un meilleur dans la spécialité à laquelle se sont livrés avec tant de succès MM. Delavigne et Beauchef.

Ces deux professeurs, dont la méthode d'enseignement a reçu depuis longtemps l'approbation des hommes les plus recommandables, ouvriront leur cours annuel le 5 octobre prochain. Ce cours offre aux jeunes gens la faculté de compléter utilement leurs études et des ressources toutes spéciales pour le BACCALAURÉAT ÈS-LETTRES. L'Institut complémentaire des études présente encore cet avantage aux familles, que, situé dans le quartier des études, il est installé dans des proportions qui lui permettent de donner des chambres séparées à ses élèves internes.

NOUVEAU Baromètre, dit Anéroïde.

La maison LEREBOURS et SECRETAN, opticiens de l'Observatoire et de la marine, 15, place du Pont-Neuf, a fait paraître cette année un grand nombre d'instruments nouveaux, qui sont tous d'un puissant intérêt, et dont il serait trop long de donner la liste. Toutefois, nous ne pouvons résister au désir de recommander à nos lecteurs un nouveau BAROMÈTRE, dit ANÉROÏDE, qui nous semble réserve à un grand et rapide succès.

Son principe est le même que les baromètres à mercure, qu'il est destiné à remplacer; il n'occupe pas plus de place qu'un chronomètre; comme il est entièrement en metal, et sans aucun liquide, ainsi que l'indique son nom, son transport n'exige aucune espèce de précaution. On pourra donc maintenant, dans toutes les parties du monde, et pour une somme modique, posseder un baromètre d'une regularité aussi parfaite que celui de l'Observatoire de Paris ou de Greenwich. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que le BAROMÈTRE ANÉROÏDE a reçu les témoignages de l'approbation unanime des sommités scientifiques de Londres et de Paris.

Bijouterie et Orfévrerie

de la maison PAUL frères, fabricant, boulevard Bonne-Nouvelle, nº 10, au premier.

Le nom de MM. Paul frères, que nous inscrivons pour la première fois dans notre revue des notabilités industrielles, mérite à tous egards de s'y rencontrer à côté des maisons les plus renommées: il ne se recommande pas seulement comme figurant parmi les principaux exposants de nos expositions; en visitant les beaux magasins de MM. Paul frères, nos lecteurs pourront se convaincre qu'ils peuvent rivaliser avec nos premières maisons, et que leurs bijoux, destinés à tous les usages de toilette, sont dignes avec ou sans exposition et exercices avec une rare perfection. Le jury, entre autres éloges, a constaté qu'ils excellent particulièrement dans l'art de monter les pierres précieuses et qu'ils tiennent un des premiers rangs parmi nos plus habiles bijoutiers, aussi bien par le chiffre imposant de leurs affaires que par la grâce, l'élégance et le goût parfait de tous leurs articles.

Nous avons remarqué chez MM. Paul frères deux articles de luxe qui leur ont été commandés pour de riches présents; l'un, une riche écritoire pour un grand personnage turc; l'autre, un coffret à bijoux pour un mariage aristocratique. Ces deux œuvres d'art sont d'une execution irréprochable.

Bois et Charbon (MARCHANDS DE). Les deux chantiers de MM. NIZÉROLLE et TOUFFLIN,

l'un, rue des Martyrs, 55, l'autre, rue Ametist, 16, situés tous deux dans Paris et à la proximité des boulevards, peuvent engager une longue course aux consommateurs. Ils sont tous deux abondamment approvisionnés en bois de toute espèce et de toute qualité, à couvert, vendu à domicile, scié ou non scié et au poids. On y trouve également du charbon de terre de première qualité. Le materiel en chevaux et voitures permet de satisfaire à toute heure aux commandes les plus pressées.

Cachemires français. Châles et tissus cachemires de la

maison BIETRY père, fils et Cie, rue Richelieu, 10, au premier.

Nous avons suffisamment exposé à nos lecteurs les titres nombreux qui placent la maison Bietry au premier rang dans cette spécialité. Aujourd'hui qu'elle a victorieusement triomphe des fraudes dont les concurrences déloyales menaçaient cette belle industrie par les séductions trompeuses d'un prétendu bon marché, elle voit chaque jour en plus grand nombre affluer à son magasin le public de la France et de l'étranger, parce qu'il est certain qu'y rencontrer des garanties de loyauté qu'il lui est nécessaire de trouver pour ce beau et riche produit.

Les tissus cachemires, les châles brochés et unis sont tous revêtus: 1° de la marque du fabricant; 2° d'une étiquette portant un numéro d'ordre et le cachet *Bietry père, fils et Ce*, avec ces deux mots: *garanti cachemire*. Tous les articles sont vendus à prix fixe et marqués en chiffres connus.

Nous ajouterons que l'essor rapide qu'a pris la maison Bietry a plus que doublé l'importance des assortiments, qui sont aussi variés de nuances que de dessins, et l'accroissement de prospérité a dû, pour le 15 de ce mois, forcer la maison Bietry à doubler la grandeur de ses magasins.

Cie générale des Sépultures,

M. L. VAFLARD, rue Saint-Marc-Feydeau, 22.

C'est après avoir pris des renseignements bien exacts sur les diverses attributions de cette entreprise que nous venons la recommander aux familles comme un établissement digne de toute leur confiance, et pouvant leur épargner les démarches nombreuses et les débats qu'un décès occasionne. Cette entreprise étant entièrement distincte de celle des Pompes funèbres, sa position lui commande de prendre exclusivement les intérêts de sa clientèle et de lui épargner une multitude de frais inutiles qui figurent cependant sur les *tarifs officiels*.

Cette Compagnie tient à la disposition des familles qui désirent faire transporter dans les départements ou à l'étranger les dépouilles mortelles de leurs parents, des voitures spécialement destinées à ce service, ainsi que des employés spéciaux chargés d'accompagner les corps.

On peut voir, dans ses bureaux, un spécimen des plans, dessins et modèles en relief des monuments qu'elle fait exécuter dans ses ateliers de la rue Saint-André-l'Épinceur, 12, près le cimetière du Père-Lachaise.

Lit Guyon. Maison spéciale de literie à

prix fixe de GUYON, rue de Cléry, 54, au *Mouton Noir*.

A cette époque où les logements sont généralement fort exigus, le nouveau genre de lit en fer auquel M. Guyon a donné son nom nous semble réservé à un grand succès, par les avantages incontestables qu'il présente et le grand nombre de personnes auxquelles il peut convenir. Un mécanisme aussi simple qu'ingénieux permet de le ployer sur lui-même, sans enlever les draps, matelas et traversin, et de le remettre immédiatement dans son état ordinaire sans qu'il ait été dérangé. Il est d'un transport des plus faciles; il occupe si peu de place, qu'il peut se renfermer dans un cabinet, dans une armoire, ou devenir au besoin un *bureau pupitre*, dont les draperies qui le recouvrent ne laissent pas soupçonner l'apparence d'un lit. Il représente une grande économie, et ses prix, quoique varies, sont des plus modérés.

Machines anglaises perfectionnées pour BATTRE LES GRAINS,

liés, seigles, etc., marchant à bras et à manège. — MACHINES à clous à froid, semences, becquets avec la tôle et à clous d'épingles et rivets avec le fil de fer.

Pompes africaines pour puits, citernes, l'arrosage des jardins, les usines et l'incendie.

Féculerie. Râpes, tamis, laveur et bluteur, manège, etc.

STOLTZ fils, rue Bréda, 25. (Médailles en 1839 et en 1844.)

Papyros-Mornet. Rue Saint-Michel, à Saint-Petersbourg.

Nos lecteurs de France n'ont rien à voir à cet article; car, ruiné par les rigueurs de la regie, M. Mornet, si connu à Paris il y a trois ans par ses delicieuses cigarettes, a transporte en Russie son secret et son industrie.

D'abord fabricant modeste, M. Mornet ne roulait que 2 ou 300 papyros par jour. Ce fut le commencement par lequel il dut passer pour arriver aux colossales proportions qu'il a données à son entreprise.

Le succès, il est vrai, ne s'est pas fait attendre, et il a dépassé même les espérances qu'il était raisonnable de concevoir dans l'origine.

Plus de 150 ouvriers sont occupés à Saint-Petersbourg par M. Mornet, et la moyenne de la fabrication est aujourd'hui de 50,000 cigarettes par jour.

La plupart sont fumées en Russie, en Angleterre, en Allemagne; très-peu arrivent à Paris, et ceux qui les connaissent en sont à regretter que sur elles pèse une prohibition absolue.

Est-il besoin de dire comment M. Mornet conserve au tabac toutes ses bonnes qualités en le purgeant de ce qui fait ses défauts, et par quelles manipulations il passe pour marier si heureusement les arômes des tabacs de Havane, de Turquie et de Maryland?

A quoi bon, puisque le secret de la réussite est tout entier dans l'odorat fin et la main exercée de M. Mornet.

D'ailleurs, que peut-on demander? de bonnes cigarettes; or, M. Mornet les fournit excellentes à 1 rouble 90 kopeks le cent.

AUX ABONNÉS DE L'ILLUSTRATION

AVIS IMPORTANT POUR CEUX QUI DÉSIRENT ACQUÉRIR OU COMPLÉTER LA COLLECTION DE CE RECUEIL.

Un grand nombre d'abonnés exprimant chaque jour l'intention d'acquerir ou de compléter leur collection, et plusieurs étant retenus par la considération du prix, les éditeurs se font un devoir de les avertir que cette collection ne tardera pas à être épuisée, et qu'à partir du 1er septembre prochain, les numeros, ainsi que les volumes des cinq premières années, finissant au 1er mars 1848, seront portés à un prix plus élevé que le prix de l'année courante.

Jusqu'au 1er avril, les prix actuels seront maintenus ainsi qu'il suit:

Chaque numéro	75 cent.
Chaque volume broché avec titre, table des matières et couvert. gravée	16 fr.
Chaque volume relié, reliure spéciale	21 fr.
Les neuf volumes composant la collection jusqu'au 1er mars 1847, broc.	144 fr.
Les neuf volumes reliés	189 fr.

Afin de donner la préférence aux abonnés actuels ou aux personnes qui le deviendront pour l'année courante, les éditeurs consentiront à accorder des facilités de payement à ceux dont les demandes comprendront au moins la valeur de deux volumes, et dont le montant pourra être réglé ainsi qu'il suit:

1 effet de 32 fr.	à 4 mois	pour 2 volumes	brochés.				
1 . . . . . 42 »	à 5 2	»	reliés.				
1 . . . . . 48 »	à 6 3	»	brochés.				
2 . . . . . 32 »	chacun à 4	et 8 mois.	pour	3	volumes	reliés.	
2 . . . . . 32 »	. . . . à 4	et 8 »	»	4	»	brochés.	
2 . . . . . 42 »	. . . . à 4	et 8 »	»	4	»	reliés.	
2 . . . . . 40 »	. . . . à 4	et 8 »	»	5	»	brochés.	
3 . . . . . 55 »	. . . . à 3, 6	et 9 »	»	5	»	reliés.	
3 . . . . . 32 »	. . . . à 3, 6	et 9 »	»	6	»	brochés.	
3 . . . . . 42 »	. . . . à 3, 6	et 9 »	»	6	»	reliés.	
1 . . . . . 38 »	et 2 de 37 fr.	à 3, 6 et 9 mois	»	7	»	brochés.	
3 . . . . . 49 »	. . . . à 3, 6	et 9 »	»	7	»	relés.	
2 . . . . . 43 »	et 1 de 42 fr.	à 3, 6 et 9 mois	pour	8	volumes	brochés.	
4 . . . . . 42 »	. . . . à 3, 6, 9, 12	»	»	8	»	reliés.	

L'Administration de *l'Illustration* offre à ses abonnés de faire brocher ou relier leurs volumes, de les compléter, d'en fournir les titres, tables et couvertures, moyennant 1 fr. par volume pour la brochure, 5 fr. par volume pour la reliure, et 75 c. par numero ajouté.

L'abonnement à l'année courante se paye comptant et d'avance.

Il est inutile de faire remarquer qu'une collection pareille ne peut pas être réimprimée, à cause des frais enormes de composition, de papier et de tirage, qui ne peuvent être couverts que par une vente a très-grand nombre, comme est celle de la vente courante.

Beaucoup de personnes pensent que cette collection deviendra précieuse pour l'histoire contemporaine. Qu'on juge, en effet, de quelle valeur serait une publication de ce genre qui aurait commencé à l'origine de la révolution française, et qui aurait enregistré chaque semaine, en les accompagnant d'une representation pittoresque, tous les événements du temps qui reproduirait l'histoire et l'image des personnages célèbres ou lameux, et qui nous montrerait, sous ce double aspect de la parole et du dessin, le mouvement de la politique, des art, des sciences, des lettres, du théâtre, des mœurs et usages, et jusqu'aux fantaisies de la mode. *L'Illustration* sera pour nos fils cette représentation du temps actuel, et sa collection gagnera en importance historique et en intérêt curieux à mesure que les tableaux qu'elle présente s'éloigneront des regards et de la mémoire du lecteur.

Librairie J. J. DUBOCHET, LE CHEVALIER et Ce, rue Richelieu, 60, à Paris.

Un volume par département.

Suivi du Dictionnaire de toutes les communes et localités remarquables du département, et accompagné d'une Carte coloriée, revue d'après les documents les plus récents.

GÉOGRAPHIE DÉPARTEMENTALE, CLASSIQUE ET ADMINISTRATIVE DE LA FRANCE,

Comprenant la Topographie physique et politique, l'Administration, la statistique, l'Industrie et le Commerce, l'Histoire, la Géographie, l'Archéologie, la Bibliographie, etc., de chaque département.

Par M. BADIN, directeur de l'École normale primaire de l'Yonne, et M. QUANTIN, archiviste du département, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques;

UN VOLUME PAR DÉPARTEMENT.

CHAQUE VOLUME REVU AU CHEF-LIEU DU DÉPARTEMENT PAR LES PERSONNES LES PLUS COMPÉTENTES DÉSIGNÉES OFFICIEUSEMENT PAR MM. LES PRÉFETS.

En vente: CHER, NIÈVRE, SAONE-ET-LOIRE, SEINE-ET-MARNE, COTE-D'OR, AUBE. — A peu près terminés: INDRE, MARNE, ARDENNES, AISNE, HAUTE-MARNE. — A paraître prochainement: SEINE-ET-OISE, OISE, LOIRE-INFÉRIEURE, SOMME.

Sous presse: SEINE, — YONNE, — EURE-ET-LOIR, — NORD, — PAS-DE-CALAIS.

Il paraît deux ou trois volumes tous les mois.

LE PRIX DE CHAQUE VOLUME EST DE:

Broché,	1 fr. 50 à 1 fr.	75 et 2 fr.	»
Cartonné,	1 » 75 à 2	» et 2	25
Demi-reliure,	2 » à 2	50 et 3	

Outre le volume complet destiné à l'enseignement primaire supérieur et pouvant servir à toute personne pour lui donner la connaissance détaillée de chaque département, en public, pour l'enseignement élémentaire, un extrait sous ce titre:

EXTRAIT DE LA GÉOGRAPHIE DÉPARTEMENTALE

1 vol. in-18. Cartonné: 30 c.

LE PLAN UNIFORME ADOPTÉ POUR CHACUN DES VOLUMES EMBRASSE LES DIVISIONS SUIVANTES:

1° *Topographie physique*, divisée en:
Territoire hydrographique du département;
Vallées, arrière-vallées et principaux vallons;
Étangs, bois et forêts;
Cours d'eau et canaux;
Routes et chemins;
Histoire naturelle du département.
2° *Administration et statistique*, divisées en:
Documents généraux sur l'administration départementale. — Principes de division;
Details particuliers sur chaque administration spéciale;
Nomenclature, population et répartition des communes entre les cantons et les arrondissements;
Documents statistiques; — territoire; — population; — naissances; — décès; — mariages; — rapprochements statistiques; — établissements d'utilité publique.
3° *Industrie et commerce*, divisés en:
Agriculture;
Animaux domestiques;
Exploitation des mines et carrières;
Industrie manufacturière;
Commerce.
4° *Histoire et archéologie*, divisées en:
Histoire générale du département;
Histoire particulière des principales villes;
Biographie départementale;
Liste des notabilités qui ont administré ou représenté le département;
Archéologie départementale;
Bibliographie départementale.
5° Un *Dictionnaire* descriptif des communes, lieux remarquables, rivières et cours d'eau du département, termine le volume.
6° Une *Carte* coloriée l'accompagne.

Nécrologie.

LE MARÉCHAL OUDINOT, DUC DE REGGIO.

Il y a trois mois à peine, le canon des Invalides faisait entendre une salve funèbre pour rendre les derniers honneurs à un maréchal de France, au marquis de Grouchy. Aujourd'hui encore l'hôtel se drape de tentures funéraires; ce n'est pas seulement un maréchal qui vient de terminer une carrière glorieuse, c'est un gouverneur des Invalides qui vient de rendre le dernier soupir, au milieu de ces vieux débris dont le plus maltraité par la mitraille ne compte peut-être pas plus de blessures que l'illustre vétéran qui s'est éteint parmi eux.

Le maréchal Oudinot, mort le 13 de ce mois, dans sa quatre-vingt-unième année, était né, le 27 avril 1767, à Bar-sur-Ornain. Il s'enrôla en 1784 dans le régiment de Médoc, où il servit trois ans. Mais n'étant pas entré au service pour y mener la vie de garnison, il le quitta en 1787, et ne rentra sous les drapeaux qu'à la fin de 1791, lorsque de toutes parts les enfants de la France se levèrent pour repousser l'agression étrangère. Les concitoyens du jeune Oudinot le nommèrent commandant du troisième bataillon des volontaires de la Meuse. En 1792, après la belle défense du château de Bitche, il fut nommé chef de la 4e demi-brigade; un mois après cette promotion, Oudinot, à la tête de son régiment isolé près de Morlanter, eut à soutenir le choc de dix mille ennemis et parvint par sa bravoure et son sang-froid à rejoindre l'armée française sans avoir été entamé un seul instant. Ce fait d'armes lui valut le grade de général de brigade. Peu de temps après, le nouveau général reçoit à Haguenau un coup de feu à la tête, et c'est là que commence pour lui cette suite de glorieuses blessures qui se succédèrent presque sans interruption.

Le 6 août 1794, par une manœuvre audacieuse, Oudinot se rend maître de Trèves, dont il devient gouverneur; dans cette affaire il a une jambe cassée.

Le maréchal Oudinot, duc de Reggio, décédé à Paris le 13 septembre 1847.

Trois mois après, le 17 octobre 1794, Oudinot reçoit, dans une attaque de nuit à Neckrau, cinq coups de sabre et est fait prisonnier; après cinq mois de captivité, il est rendu à la France, et à la tête de sa brigade il prend Nordlingen, Donavert et Neubourg; à Ingolstadt, il reçoit un coup de feu et plusieurs coups de sabre; quelques semaines après, il charge l'ennemi, ayant encore le bras en écharpe, et fait mettre bas les armes à plusieurs bataillons.

Oudinot se signale au combat de Feldskirch, à la prise de Manheim et à celle de Constance, et le 12 avril 1799 il est nommé général de division. Il devient alors chef d'état-major de Masséna, et contribue puissamment au succès de la bataille de Zurich; là encore il est atteint d'un coup de feu.

Les armées d'Italie sont placées sous le commandement de Masséna; Oudinot le suit comme chef d'état-major, et conserve ce poste important sous les ordres de Brune, qui remplace Masséna. Sur les bords du Mincio, Oudinot, presque seul, s'empare d'une batterie construite sur les hauteurs de Monzambano, met l'ennemi en déroute et le pousse jusqu'aux lagunes de Venise; puis il est chargé de porter à Paris les drapeaux enlevés à l'ennemi; c'est à cette occasion que Bonaparte, premier consul, décerna à Oudinot un sabre d'honneur et lui donna le canon autrichien dont il s'était emparé à la bataille du Mincio. Ce canon a été porté à la propriété de Jean-d'Heurs, que possédait le maréchal; il est encore braqué sur le péristyle qui sert d'entrée à ce château.

La République avait fait place à l'Empire. Napoléon nomme le général Oudinot commandant en chef des douze mille grenadiers et voltigeurs réunis qui formaient le camp d'Arras. C'est à la tête de ce corps d'élite qu'Oudinot prit part au siége d'Ulm, aux combats de Vertingen, d'Amstatten, à la victoire de Gunsbourg, et entra à Vienne. Quelque temps après il se battit à Hollabrün, où une balle lui traversa la cuisse. Malgré cette blessure, il prit le commandement de son corps à Austerlitz et y rendit d'éclatants services.

A Ostrolenka, Oudinot, toujours à la tête des grenadiers, tue trois Russes de sa main et prend peu après une grande part à la bataille de Friedland. C'est à la suite de cette bataille que l'empereur lui donna le titre de comte avec une dotation d'un million.

En 1809, Oudinot, mis à la tête de dix-huit bataillons de grenadiers et voltigeurs, se bat à Essling, où il reçoit une blessure et a deux chevaux tués sous lui; puis à Wagram, et c'est à la suite de cette bataille mémorable qu'il est nommé maréchal de France et quelques jours après duc de Reggio, avec un majorat de cent mille livres de rente.

En 1810, le maréchal duc de Reggio est nommé gouverneur de la Hollande. La campagne de Russie était décidée, Oudinot est nommé commandant du deuxième corps d'armée, à la tête duquel il passe le Niémen, et est blessé à Spas assez grièvement pour être obligé de remettre le commandement de son corps au général Gouvion Saint-Cyr, jusqu'à la retraite de la grande armée. Il reprend alors son commandement et facilite par son énergie le passage de la Bérésina à nos soldats en déroute. Mais il est blessé de nouveau, une balle lui traverse le corps, et il est obligé de garder la chambre à Plechnitzio. Là, il reçoit dans son lit une nouvelle blessure. Voici comment le baron Fain rend compte de cet événement. «Des Cosaques ont paru en même temps que nos convois et ont enlevé le général Hamenski et les bagages de l'intendant général Mathieu-Dumas; ils ont même été sur le point de faire prisonnier le duc de Reggio, mais le maréchal, se levant sur son matelas et saisissant son épée, a repoussé l'assaut de son logement; et, comme si tous les jours de gloire d'Oudinot devaient être consacrés par une blessure, il en reçut encore une dans ce combat : un boulet traversant sa chambre a fait voler un éclat de bois dont il a été atteint. »

Le maréchal Oudinot, à peine rétabli, combat les Russes à Bautzen, est opposé au corps de cent vingt mille Russes, Suédois et Prussiens commandés par Bernadotte, et soutient pendant plusieurs heures le choc de toutes les forces ennemies au combat de Dennewitz.

Après les désastres de Leipsig, Oudinot est chargé du commandement de l'arrière-garde jusqu'à Mayence; ce corps était décimé par le typhus; Oudinot est atteint lui-même par cet horrible fléau.

Enfin, dans la campagne de France, le maréchal Oudinot se bat, à la Rothière, sous Brienne; il est blessé au combat d'Arcis-sur-Aube, et ne quitte l'empereur qu'après l'abdication de Fontainebleau.

Le maréchal Oudinot, se regardant comme lié à la fois par son serment nouveau et par sa vieille reconnaissance, ne prit pas de service pendant les Cent-Jours, mais ne suivit pas les Bourbons à Gand. A la seconde Restauration il fut nommé major-général de la garde royale et commandant en chef de la garde nationale de Paris.

Après la révolution de Juillet, M. le duc de Reggio a été nommé successivement grand chancelier de la Légion d'honneur et en 1842, à la mort du maréchal Moncey, gouverneur des Invalides.

Le maréchal duc de Reggio laisse six enfants ou petits-enfants au service : le lieutenant général marquis Oudinot, député; M. Charles Oudinot, capitaine de zouaves; M. Henri Oudinot, lieutenant de dragons; M. le comte Pajol, chef d'escadron d'état-major; M. Eugène Pajol, capitaine aux chasseurs d'Afrique; et M. de Lorencey, capitaine aux chasseurs d'Orléans.

Il ne reste plus aujourd'hui des maréchaux de l'Empire que M. le maréchal Soult.

Principales publications de la semaine.

SCIENCES ET ARTS.

Messianisme ou réforme absolue du savoir humain. Nommément : Réforme des mathématiques comme prototype de l'accomplissement final des sciences, et réforme de la philosophie comme base de l'accomplissement final de la religion; par Hoene-Wronski. Tome Ier. Un vol. in-4° de 780 pages, plus un frontispice. — Paris, rue de Paradis-Poissonnière, 32.

Connaissance des temps ou des mouvements célestes à l'usage des astronomes et des navigateurs, pour l'an 1850, publiée par le bureau des longitudes. Un vol. in-8 de 448 pages, avec un tableau. Août 1847. — Paris, Bachelier.

Le premier volume date de 1679. Celui que nous annonçons est le 172e de la collection.

Instruction pour le peuple. Cent traités sur les connaissances les plus indispensables. 48e livraison. *Histoire romaine.* Traité 52. Signé : L. Baude. In-8 de 16 pages. — Paris, Dubochet, Le Chevalier.

Histoire de la recherche, de la découverte et de l'exploitation de la houille dans le Hainaut français, dans la Flandre française et dans l'Artois, 1716-1791; par Edouard Grar, Tome Ier. Un vol. in-4° de 440 pages, avec 10 cartes. — Valenciennes. Prignet.

HISTOIRE.

Géographie militaire de l'Europe; par le colonel de Rudtorffer, traduit de l'allemand par L. A. Unger, professeur au collége Stanislas. Deuxième partie. In-8 de 488 pages. — Paris, Correard.

Fin de l'ouvrage.

Notice sur la vie et les travaux scientifiques de J. C. A. Peltier, membre de la société philomatique de Paris, correspondant des Académies et Sociétés de Lyon, Nancy, Liége, Turin, Florence et Pesaro. Un vol. in-8 de 480 pages, avec un portrait.

Cette notice est de M. Peltier fils.

Almanach royal et national pour l'an 1847, présenté à Leurs Majestés et aux princes et princesses de la famille royale, 155e année. Un vol. in-8 de 1180 pages. — Paris, Guyot et Scribe.

Correspondance.

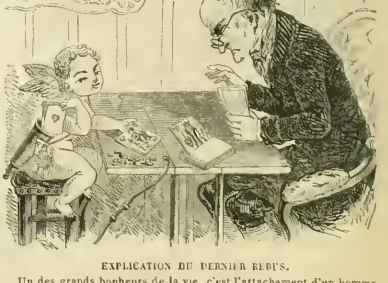
Tirage, 51 fr. 50 c., affranchissement jusqu'à Alger, 15 fr. 60 c.; total : 47 fr. 10 c.

SPECTACLES-CONCERTS.

Pierrot nourrice, pantomime dans le genre italien, fait en ce moment fureur aux *Spectacles-Concerts*. C'est un succès de fou rire destiné à varier agréablement le répertoire; le nouveau pierrot, *M. John Laurent*, qui nous arrive de Londres, est un mime d'une rare intelligence, dont la réputation est faite depuis longtemps, et qui possède à fond les traditions des écoles italienne et anglaise.

Un jeune ténor, M. Charrier, chante avec beaucoup de goût des romances heureusement choisies. On entend toujours avec plaisir *il signor Giovanni* et le joyeux Clément; on annonce une jeune violoniste, digne émule des sœurs *Milanollo*; enfin, nous verrons bientôt l'*Ile des singes*, gracieuse pantomime, destinée à faire briller la souplesse et l'agilité des *lutteurs tarasconnais*. Cette grande variété explique et justifie la vogue toujours croissante des *Spectacles-Concerts*, où l'on passe une soirée des plus agréables pour un franc.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Un des grands bonheurs de la vie, c'est l'attachement d'un homme moral, sincère et sympathique.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de Lacrampe fils et Compagnie, rue Damiette, 2.